16

71e ANNEE (8e Série) N° 19 11 MAI 1961

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES SCIENCES ECCLÉSIASTIQUES

SEMINARY LIBRARY
PASSIONIST FATHERS

SOMMAIRE

DOCTRINE

Causerie de l'Ami sur les « Revues ». — I. Le centenaire de saint Patrick, 289. — II. Le centenaire de saint Léon-le-Grand, 290. — III. Le centenaire du P. Vaz, 291. — IV. Un colloque sur l'œcuménisme à Rome, 293. — V. Saint Grégoire de Nysse, 294. — VI. Le chanoine Drioton, 295. — VII. Pour Vincent de Lérins, 296. — VIII. Le Père Brottier, 297. — IX. Encore un homme primitif ? 298. — X. Mentalité religieuse et Préhistoire, 299. — XI. La première traversée vers les Indes, 300.

L' « Ami du Clergé » et les livres. — Comptes rendus bibliographiques : *Studia in honorem Card. Roberti, Montini, Cicognani*, 302. — L. Pelland, *Introduction aux sciences juridiques*, 303. — L. Bender, *Forma judica... matrimonii*, 303. — Dr Le Moal, *Pour une authentique éducation sexuelle*, 303. — Dr A. Lips, *Une seule chair*, 303. — Dr Georg, *La pratique de la continence périodique*, 303. — Dr van der Loeff, *Pour toi qui te maries*, 303. — S. Patris, *Jeunes filles au carrefour*, 304. — P. Bourgy, *Théologie et spiritualité de l'Incarnation*, 304. — A. Aluffi, *Esercitazioni dello spirito. Meditazioni*, 304. — C. Tilmann, *Le Cep et les sarments*, 304. — R. P. Trudel, *Mgr Hiral : Gardien à Montréal...*, 304.

PREDICATION

Fête de la T. S. Trinité. — Gloire au Père, au Fils et au St-Esprit, 153.

Paroles des Pères. — T. S. Trinité (S. Grégoire de Nazianze) : Hymnes à la Sainte Trinité, 154.

Apôtres et Témoins. — S. André Bobola : Invincible héraut du Christ, 155. — S. François Régis : Un Patron des missionnaires, 158.

Notes Pastorales. — Films-fixes et disques, 160.

DIRECTION : Mgr F.-M. CATHERINET, Directeur — R. DESVOYES, Codirecteur
CORRESPONDANCE : M. le Directeur de « l'Ami du Clergé », BP 4 Langres (Hte-Mne)
PUBLICITÉ EXCLUSIVE : M. Jacques LEGUERNEY, 24, rue de Madrid, PARIS (8e)

Paraît tous les jeudis à Langres

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE HEBDOMADAIRE DE DOCTRINE ET DE PASTORALE

		France	Étranger
ABONNEMENTS	Doctrine seule	10	15 NF.
	Doctrine et Prédication .	12	18 NF.

Tous les nouveaux abonnements partent du 1er JANVIER de l'année en cours
On n'accepte pas d'abonnements à la PRÉDICATION sans la DOCTRINE

L'AMI DU CLERGÉ, 2-4, rue Claude-Gillot, Langres (H.-M.) - C. C. P. 21.88 Nancy

PETIT COURRIER

Q. — Je voudrais, l'année prochaine, traiter l'Histoire de l'Eglise sous l'angle apologétique. Pouvez-vous m'indiquer un ou plusieurs ouvrages qui me permettront de travailler mes cours ?

R. — Demandez Dom Poulet, *Histoire de l'Eglise*, 2 vol. (14 × 22), Beauchesne, 1960 ; — A. Latreille, E, Delaruelle, J.-R. Palanque, *Histoire du Catholicisme en France*, 3 vol. in-8 (2 parus), Spes, 1959, 1960 ; — lisez les divers volumes de Daniel-Rops : *Histoire de l'Eglise du Christ*, 8 volumes parus, A. Fayard : vous aurez là une synthèse de grande valeur et fort intéressante, elle orientera votre exposé et, éventuellement, d'autres recherches.

Q. — Toutes mes recherches pour découvrir un *saint Réal* sont demeurées vaines. Auriez-vous l'obligeance de venir à mon aide ?

R. — Sauf erreur, il s'agit sans doute de S. Bernardin *Realino*, jésuite (1530-1616), honoré le 2 juillet. Ce nom, abrégé, sera devenu un prénom comme *Chantal* = Jeanne-Françoise Frémyot de Chantal, ou *Régis* = Jean-François Régis. A moins que quelque lecteur savant...

Q. — Voudriez-vous avoir l'obligeance de m'indiquer quelques ouvrages récents ou qui ont paru au cours de la dernière décennie à propos du *Saint-Suaire de Turin* ?

R. — A. Legrand, *Le Saint-Suaire témoigne comment est mort le Christ*, in-8 (21 × 27), illustré, 1954 : chez l'auteur, 41*bis*, rue St-Honoré, Versailles ; du même : *Le Suaire de Turin devant la science*, in-4 de 34 p., extrait de « *Médecine et Laboratoire* », Versailles, 1953. — Henri Verbist, *Le Saint-Suaire de Turin devant la science*, in-8, 100 p. Bruxelles, Edit. Universitaires, 1955.

Q. — L'*Ami* aurait-il l'amabilité de m'indiquer une bibliographie aussi complète que possible sur la *Télévision* et les problèmes qu'elle pose aux chrétiens ?

R. — Prenez J. Arbois et R. P. Pichard, *Radio-Télévision pour le Christ*, 118 p. coll. « Je sais-Je crois », 3,50 NF. Fayard, 1961 ; vous aurez référence aux documents pontificaux.

Q. —. L'*Ami* aurait-il la bonté d'indiquer où l'on pourrait se documenter sur l'œuvre et la vie de *Blanc de Saint-Bonnet* ?

R. — Voyez la notice de « Catholicisme », t. II, col. 73, sur *Adolphe Blanc de St-Bonnet* (1815-1880) et la liste de ses principales œuvres, — puis M. de la Bigne de Villeneuve, *Un grand philosophe et sociologue méconnu : Blanc de St-Bonnet*, in-12, 150 p., Beauchesne, 1949.

P. 82. — Sur les Croisades, voir Régine Pernoud, *Les Croisades*, in-8, 324 p., 15 NF. Julliard, 1961.

Jean VUAILLAT. — **Sacerdotales.** — In-16 de 110 p. franco 7,50 NF. — Editions Subervie, 21, rue de l'Embergue, Rodez, 1960 (C.P. Toulouse 1.770), ou chez l'auteur, 33, rue Carmel, Lisieux (C. P. Rouen 115-83).

Recueil de courts poèmes du Maître de chapelle de la Basilique de Lisieux. Une dizaine ont pour objet divers aspects du sacerdoce (consécration, confession, Viatique, etc.) et une trentaine évoquent les principales articulations de la messe, du début à la bénédiction. Les sentiments sont naturels et vrais ; la versification est classique et variée, s'adaptant aux sujets : ainsi l'alleluia qui suit l'épître est tout léger, et la bénédiction finale est en forme de croix.

Ces pages feront du bien à beaucoup de lecteurs, réveillant chez le prêtre des sentiments qui risquent parfois de s'user, et découvrant chez le fidèle la grandeur du prêtre.

Henri BERIER et Roger GILBERT. — **De bon matin.** Lectures pour le Cours élémentaire 2e année. — In-8 de 256 p., 5,50 NF. — Paris, Edit. de l'Ecole, 1960.

Contes et légendes de France et d'autres pays, Images de la vie des Saints, Petits textes tirés de la Bible, Histoires amusantes ou émouvantes, Morceaux descriptifs et poèmes de bons auteurs. Le tout s'adressant à un jeune public chrétien. Les questionnaires qui suivent chaque texte invitent également l'enfant à une réflexion et à un jugement chrétien. Classement un peu artificiel par mois.

F. WILLOCX. — **Mon Seigneur et mon Dieu.** Réponse aux Témoins de Jéhovah. — (11,5 × 18,5), 18 p. — Brépols, 14, rue Kessels, Bruxelles-3e.

Cette brochure est excellente. Claire, précise, riche d'Ecriture, elle répond aux objections essentielles des T. J. Elle ajoute un historique de la secte, et quelques réfutations *ad hominem*. A répandre largement.

PUBLICATIONS MUSICALES

Jean VUAILLAT. — **Mozart.** — (18,5 × 14), 124 p. cartonné. Collect. « Nos amis les musiciens », 5,55 NF. — Lyon, E.I.S.E. 1960.

Comme le *Ravel* de cette collection, *Mozart*, animé aussi de quelques dessins, est attrayant. En même temps que la vie du jeune prodige, nous est retracée l'éclosion de ses œuvres. Il est encore un enfant qu'il commence ses voyages prometteurs. Paris, Londres, Lyon, Genève,

(*Voire suite p.* 151)

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*, 4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)

Vient de paraître :

Collection « Travaux de l'Institut Catholique de Paris »

FENELON ET LA BIBLE

Les origines du mysticisme fénelonien

par Bernard DUPRIEZ

« La querelle du pur amour »

La pensée religieuse de Fénelon cache une vigueur, une précision qui lui est propre. Il a pressenti, découvert et vécu la vie mystique dans la Bible.

Le présent ouvrage éclaire les rapports de la vie intérieure de chacun avec la Bible, que lisent aujourd'hui tous les chrétiens.

Un volume in-8 raisin, 232 pages . . . . 12 NF

★

BLOUD ET GAY

DESCLEE & Cie
Editeurs pontificaux

BRÉVIAIRE ROMAIN

Nouvelles éditions en deux volumes, conformes au Décret de la Sacrée Congrégation des Rites du 26 juillet 1960.

FORMAT MOYEN N° 28. — In-18 (16,5 × 10 cm).
Prix, relié, à partir de **100** NF. (T.L. en sus)

●

GRAND FORMAT N° 12. — In-12 (18,5 × 11 cm).
Prix, relié, à partir de **145** NF. (T.L. en sus)
(Psaumes imprimés en grandes lignes)

Particularité de cette édition :
Elle comportera le Psautier de Pie XII et indifféremment le Psautier de la Vulgate. Les psaumes insérés dans le corps du bréviaire seront toujours de la nouvelle version de Pie XII. Pour utiliser l'ancien psautier un renvoi permettra de s'y reporter ; la pagination des deux psautiers sera exactement la même. Prière à nos clients de bien préciser l'édition choisie lors de leur commande.

●

MISSALE ROMANUM : in-4, 28 x 20 cm.

Nouvelle édition conforme au Décret de la Sacrée Congrégation des Rites du 26 juillet 1960.
Cette nouvelle édition sortira de presse en Septembre prochain. Elle comportera toutes les modifications apportées au Calendrier et les nouvelles messes à leur place.
Grand choix de reliures et d'empreintes. Les prix seront fixés très prochainement.

●

CATALOGUES ET RENSEIGNEMENTS SUR DEMANDE

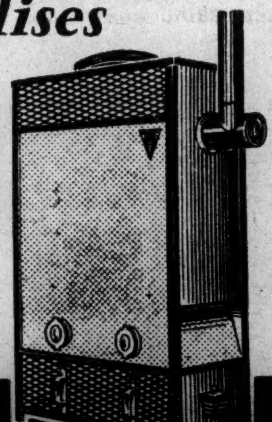
Fabrique d'HORLOGERIE BIJOUTERIE
E. MUGLER Fils
VALENCE (Drôme)

Bijoux pour Mariages
MONTRES
en tous genres
Colliers - Médailles
Clips-Bracelets
Boucles
Bagues
etc...
FACILITÉS et conditions SPÉCIALES pour le Clergé
Couteaux
COUVERTS
CARILLONS
Pendules Réveils Stylos
BICYCLETTES
Machines à coudre Jumelles
PHOTO · ARMES · T.S.F
CRÉDIT
au gré du client
Catalogues FRANCO

ENTREZ dans Assoc. LILIUM à **Prigonrieux** (Dord.). Donner son nom suffit. - Pèlerinages bas prix. Fin juillet : Suisse, Autriche, Allemagne, Belgique. Fin août : **FATIMA**, 3/4 Esp. + 3 jours aux Baléares. J. t.
POUR SORTIR

VITRAUX
Antoine BESSAC à Grenoble (Isère)
Maison de Confiance-Fondée en 1860
Travaux soignés - Prix raisonnables

LOURDES
HOTEL du LOUVRE
Tél. : 4-04
à proximité des Sanctuaires
Recommandé

le chauffage des églises
résolu par le
CALORIFÈRE A MAZOUT
AERCO
A AIR SOUFFLÉ
Nombreuses références

ETABL^ts **ENNCO** CONSTRUCTEURS
88, AV. A.-DUTRIEVOZ - TEL. 52.82.48
VILLEURBANNE (RHONE)
NOUS CONSULTER EGALEMENT POUR LE CHAUFFAGE DES ECOLES, CINEMAS, SALLES PAROISSIALES, ETC ...

MI-BAS NOIR pour PRÊTRES
KYDUR

3 paires : franco
coton . 11 NF.
laine : 18 NF.
fil : 12 NF.
nylon 15 NF.
Indiquer pointure
Etablissements Guillot-Oudin
ROMILLY-S/-SEINE (Aube)
C. Ch. Postal : Paris 1776-05

Basile VIOLLEAU

Bref Résumé
de la
DOCTRINE CATHOLIQUE

Prix : **2** NF ; à partir de 10 exemp. : **1,7** NF l'exemp. franco
A partir de 100 exemp. : **1,4** NF l'exemp. franco

« EXCELLENT par la CLARTE DU TEXTE et la *Présentation.* »
Son Excellence Monseigneur **MARTIN**, ARCHEVEQUE DE ROUEN.

« Cette brochure peut rappeler utilement les vérités essentielles de la Doctrine Catholique, *aux Adolescents*, au sortir des Catéchismes, *aux Fiancés* qui se préparent au mariage et *aux Adultes* qui n'ont pas suivi autrefois régulièrement les Cours de Religion. »
Semaine Religieuse du *Diocèse de LILLE.*

Nouvelle Edition

Basile VIOLLEAU
« MARTYRE DE LA PURETÉ »
Joséfina Vilaséca
(1940-1952)

Présentation Luxe, sur bouffant « Fleur d'Alfa »
Couverture rigide, 2 couleurs
avec cliché simili, sur kromekote brillant
10 HORS-TEXTE

PRIX : **5,50** NF., port en sus
Prix spéciaux par quantités
(*comme livre de prix pour classes et cours de religion, etc.*)

« C'est avec larmes que je viens de lire votre si touchante brochure sur Joséfina Vilaséca, martyre de la pureté, que, il y a à peine quelques heures, m'a remis X...
Je vous félicite pour ces pages si bien écrites et destinées à faire un bien immense à la Jeunesse.
Je désirerais les voir traduire en Portuguais...
Voulez-vous me dire si vous le permettez et à quelles conditions. »
SON EMINENCE LE CARDINAL ***CENTO***
Président de la Commission pour l'apostolat des laïcs préparatoire *au Concile*,
alors Nonce Apostolique à Lisbonne.

Adresser les commandes concernant ces deux ouvrages à M. l'Abbé Basile VIOLLEAU, à GENAC (Charente).
Tél. : 27. C. C. P. Nantes 1286-70

L'AMI DU CLERGÉ

Mgr F.-M. CATHERINET, Directeur
Chan. R. DESVOYES, Codirecteur

71e ANNEE (8e Série)
N° 19. — 11 Mai 1961

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Le centenaire de saint Patrick. — II. Le centenaire de saint Léon-le-Grand. — III. Le centenaire du P. Vaz. — IV. Un colloque sur l'œcuménisme à Rome. — V. S. Grégoire de Nysse. — VI. Le chanoine Drioton. — VII. Pour Vincent de Lérins. — VIII. Le Père Brottier. — IX. Encore un homme primitif ? — X. Mentalité religieuse et Préhistoire. — XI. La première traversée vers les Indes.

I
Le centenaire de saint Patrick

Nous allons continuer de repasser notre histoire à la lumière des centenaires en cette année 1961. Voici d'abord celui de saint Patrick, le patron aimé de l'Irlande. Nous avons peine à nous imaginer la ferveur qui brûle au cœur de tout Irlandais au souvenir du grand convertisseur de son île au ve siècle. A Rome, c'est sous le regard bienveillant du pape en personne que toute la colonie irlandaise de Rome a célébré, le 17 mars, la fête de saint Patrick. Dans la *Catholic Gazette* de Londres, de mars 1961, c'est d'abord le directeur même, dont le nom — O'Brien — a une saveur toute irlandaise, qui écrit dans son éditorial plein d'humour :

« Le jour de la Saint-Patrick est un jour à-ne-jamais-oublier, en tout temps. Mais cette année est celle du quinzième centenaire de la mort du grand homme, et c'est pourquoi ce sera un jour férié de premier ordre. Il n'y a pas de doute possible : pas un saint national n'est célébré aussi largement et avec une telle ferveur et unanimité... Sainte Jeanne d'Arc en France, saint Etienne en Hongrie, saint Georges en Angleterre ont leur jour, mais en fait d'acclamation publique, saint Patrick leur dame le pion à tous !... »

Et il précise que Patrick n'était qu'un très modeste enfant de Glamorgan, dans la vallée de la Severn, alors que maintenant près d'un millier d'églises — exactement 986, selon les derniers calculs — lui sont consacrées dans le monde, et parmi elles un certain nombre de cathédrales, notamment celles de New-York et de Sydney.

Il reconnaît que la légende a beaucoup brodé autour de son nom, mais il s'en console en écrivant que « si seulement la moitié des histoires sur son compte sont exactes, il émerge cependant parmi les grandes figures historiques en qualité de fondateur de l'Eglise d'Irlande, d'ami de saint Germain d'Auxerre, de parent, par sa mère, de saint Martin de Tours, de contemporain de saint Léon-le-Grand avec qui il fut en relation. » Mais la même revue a confié, dans le même numéro de mars, le soin de raconter sa vie à l'évêque de Cork (sud-est de l'Irlande).

« Il y a eu de grands hommes en Irlande, depuis le temps de saint Patrick — des saints, des savants, des patriotes, des chefs — mais à nul d'entre eux on n'accorde autant de vénération qu'à celui qui ne fut Irlandais que d'adoption. Il n'est pas seulement le patron de notre patrie mais le centre et le symbole de tout ce qui touche à l'Irlande, notre premier citoyen en ce monde aussi bien que dans le monde à venir ! »

Sans doute, l'A. admet lui aussi qu'il y a de la légende autour de ce grand nom : qu'il a banni les serpents d'Irlande pour tous les siècles, — qu'il se servait du trèfle de Tara pour enseigner le mystère de l'unité et de la trinité en Dieu, etc... Mais il reste des documents d'une solidité historique suffisante pour nous le faire connaître, quand ce ne serait que cette *Confession* qu'il écrivit, en ses derniers jours, et sa *Lettre aux sujets chrétiens de Coroticus*, deux ouvrages de sa main dont l'authenticité ne fait plus de doute pour personne.

Le premier de ces écrits commence par ces lignes très humbles :

« Moi, Patrick, le plus grossier et le plus petit des fidèles, le plus méprisable aussi dans la multitude, j'ai eu pour père le diacre Calpornius, fils d'un prêtre nommé Potitus... »

Jeune encore il fut « kidnappé » dans son village du nord-ouest de la Grande-Bretagne, par des pirates irlandais qui l'emmenèrent comme esclave en leur pays. On l'employa à garder les cochons et les moutons sur la colline glaciale et solitaire de Slemish, dans l'Ulster. En plein milieu païen, sans secours et sans droits, à peine instruit de sa propre religion, il se tourna vers Dieu, il comprit que ses infortunes étaient le châtiment bien mérité de ses négligences religieuses et morales. Dans sa *Confession*, il attribue à ses prières et à ses jeûnes — forcés peut-être, mais acceptés — le dessein qu'il eut de s'évader, au bout de six ans.

« Je priais sans cesse, dit-il, si bien que dans une seule journée je disais au moins cent prières, et presque autant la nuit, et cela même lorsque je me trouvais debout sur la montagne ; et j'avais coutume de me lever pour prier avant l'aube, au sein de la neige, du froid ou de la pluie. »

Ainsi commença-t-il, seul, sans prêtre, sans église, à devenir saint.

Le voilà donc qui s'évade. Il passe en Armorique, après un voyage mouvementé et difficile. Et il a le bonheur de revoir son pays natal. Mais alors se passe ceci qui est extraordinaire : « Les voix des Irlandais, écrit-il, étaient constamment dans mes oreilles, plaidant, sollicitant et disant :

« Viens et habite de nouveau parmi nous. » Et il comprend que c'est Dieu qui l'appelle ; le Christ veut qu'il aille prêcher la vraie foi en Irlande. En vain, ses parents s'y opposent, en vain des ecclésiastiques lui font observer qu'il est mal préparé à une telle mission, en vain on lui reproche sa vie antérieure qui n'avait pas été édifiante. Il persévère, il fait des études, en France, il devient moine passagèrement à Lérins et il est ordonné prêtre. Enfin, après l'échec de Palladius, premier apôtre de l'Irlande, il est sacré évêque et chargé de convertir l'île. Cela se passait en 432.

Il y avait déjà quelques chrétiens en Irlande, mais peu nombreux et dispersés. Patrick amenait avec lui une troupe de missionnaires. Mais c'était lui qui dirigeait tout, faisait le plus gros du travail. Le titre d'apôtre de l'Irlande ne peut lui être disputé. On l'écoutait, on l'admirait, les conversions se faisaient par masses sur ses pas, et il parcourut l'île entière. On ne saurait se fier aux récits particuliers sur ses voyages et ses méthodes. Ce qui est sûr c'est que son apostolat dura 28 ans entiers et qu'il baptisa de sa propre main, qu'il bâtit de nombreuses églises, qu'il y adjoignait habituellement des monastères, dans lesquels se formaient des prêtres et des vierges du Seigneur. Et non seulement il donna à l'Irlande sa religion définitive, mais il purifia ses lois, donna une inspiration nouvelle à ses bardes et poètes, semant ainsi des germes de culture pour les siècles ultérieurs.

Et pourtant il n'avait aucune prétention au savoir. Certes, il ne se glorifiait pas de son ignorance et de la lenteur de sa langue. Il en souffrait au contraire cruellement et il en gémit dans sa *Confession.* Il en donnait pour raison qu'il avait eu à travailler comme esclave au lieu d'aller à l'école. Mais il était au niveau de son peuple, il le comprenait, l'aimait et s'en faisait aimer. Plus que sa parole et plus que les dons de l'éloquence, il avait pour lui son exemple, sa vie, toute sa personne si différente des autres. Il vivait en Dieu, pour Dieu. Il se bornait à prêcher les grandes vérités de la foi. Les Irlandais, formés par lui, ne furent jamais des théologiens éminents ni des amis des nouveautés, mais des hommes de foi simple, vive, ardente.

Patrick fut aussi l'un des ascètes les plus « formidables » de tous les temps. Il avait subi, étant jeune, des privations incroyables, mais plus tard, ce fut volontairement qu'il s'infligea des pénitences sans nombre. Nous ne savons pas ce que fut sa mort. Il est évident que cette mort fut semblable à sa vie. Il mourut dans l'amour de Dieu, dans la foi et la société des anges.

Dans les antiques légendes, il est question de ses innombrables psaumes, oraisons jaculatoires, génuflexions, signes de la croix. « Cela ressemble, observe le P. O'Brien, à un problème pour le psychiatre. » Et pourtant, il a, sous ce rapport, un imitateur contemporain, le frère Willie Doyle. Mais en réalité, toutes ces oraisons ne doivent pas être considérées comme distinctes et formant nombre. Non, toutes ne constituaient qu'une seule et continuelle prière, comme le battement d'un cœur chantant inlassablement son amour !

II

Le centenaire de saint Léon-le-Grand

Puisque nous en sommes, avec la mort de saint Patrick, en l'année 461, nous ne pouvons oublier que c'est le 20 novembre de cette même année que mourut celui qui porta le premier, parmi les papes, le surnom de *Grand :* saint Léon. Si nous n'avons pas encore d'article sur lui, dans les revues, rien ne s'oppose à ce que nous célébrions son centenaire de nous-mêmes, de notre mieux.

Le *Liber pontificalis* le dit « *natione Tuscus* », Toscan de nationalité. On l'a parfois fait naître à Volterra, où son culte est très vivant. Mais la majorité des historiens placent son berceau à Rome, peut-être dans une famille toscane. Un passage de sa lettre XXXI, 4, et un autre de la Chronique de S. Prosper, semblent bien faire de Rome sa patrie. Comme il fut élu pape en 440, on situe sa naissance entre 390 et 400. Il n'est pas douteux qu'il ait fréquenté les meilleures écoles et qu'il y ait acquis ce grand style, distingué, noble et grave qui lui est propre. Il acquit aussi un vaste savoir théologique. Inscrit au clergé romain, il y devint rapidement un personnage. Ce qui le prouve, c'est que, sous le pape Célestin I[er], quand éclata l'hérésie nestorienne, ce fut lui qui proposa à Jean Cassien, alors en Gaule, d'écrire sur le titre décerné à Marie de « Mère de Dieu ». Jean Cassien répondit par son traité *De incarnatione Domini*, qui est de 430 ou 431, et dans le préambule il appelle le diacre Léon *Romanæ Ecclesiæ, divini ministerii decus :* l'honneur de l'Eglise romaine et du sacerdoce divin.

L'autorité de Léon ne cessa de grandir dans les années suivantes. En 439, ce fut lui qui empêcha l'évêque pélagien Julien d'Eclane de remonter sur son siège épiscopal. En cette même année 439, un conflit éclatait en Gaule entre les généraux Aetius et Albinus, et menaçait de dégénérer en guerre civile. L'empereur Valentinien III ne trouva personne de plus capable d'arranger ce redoutable différend que le diacre Léon. Mais pendant qu'il poursuivait sa mission avec succès, le pape Sixte III vint à mourir. Le clergé et le peuple lui donnèrent d'une voix unanime Léon pour successeur. Alors que tant d'autres élections avaient donné lieu à des contestations, celle-là se fit dans la paix la plus parfaite. On envoya un message à l'élu. Et, dans la paix toujours, on attendit son retour, qui eut lieu quarante jours plus tard.

Le 29 septembre 440, l'élu qui n'était que diacre fut sacré évêque de Rome et souverain pontife. L'une de ses idées fondamentales était la certitude d'être devenu « le successeur de Pierre ». Ses prédécesseurs le savaient bien certes, mais nul n'en eut une conscience aussi forte, aussi précise, aussi efficace que lui. Il lui appartenait, pensait-il, en cette qualité de successeur de Pierre de combattre toutes les hérésies, de renforcer partout l'organisation ecclésiastique, de veiller sur la conduite du clergé et du peuple, de préciser les règles de l'administration des biens et des fonctions liturgiques.

Ses écrits sont de deux sortes : des sermons et des lettres. Les sermons, dans l'édition classique des frères Ballerini (Venise, 1753-1757), sont au

nombre de 116, dont 96 authentiques et 20 apocryphes ou douteux [1]. Ce sont les premiers sermons de papes qui nous aient été conservés. Ils remontent pour la plupart au temps de son pontificat. Ce sont surtout des sermons de fêtes religieuses. Les cinq premiers de la collection ont été tenus pour les anniversaires de son élévation à la papauté. On y admire la dignité, la vigueur, la brièveté toute romaine, brièveté qui est telle que ces sermons n'ont duré que quelques minutes. Visiblement ce pape n'a pas voulu ennuyer ses auditeurs. Les philologues vantent la pureté de sa langue. Il y a même chez lui une certaine recherche d'élégance. Les phrases sont harmonieuses, les cadences finales présentent une musicalité voulue, au point qu'on y discerne un rythme auquel on a donné le nom de *cursus*. Ecoutons-le parler de la primauté de S. Pierre, qui lui tenait tant au cœur

« In persona humilitatis meæ, ille honoretur, in quo et omnium pastorum sollicitudo cum commendatarum sibi ovium custodia perseverat, et cujus dignitas etiam in indigno herede non deficit. » (*Sermon* III, 4).

Et encore :

« De toto mundo, Unus Petrus eligitur, qui et universarum gentium vocationi et omnibus apostolis cunctisque ecclesiæ patribus præponatur, ut, quamvis in populo Dei multi sacerdotes sint multique pastores, omnes tamen proprie regat Petrus, quos principaliter regit et Christus. » (*Sermon* IV, 2).

Quelques épisodes dans la vie de ce grand pape comptent au nombre des plus glorieux de l'histoire. Il faut signaler avant tout la lutte contre le monophysisme ou eutychianisme. Cette hérésie avait éclaté à Constantinople : le moine Eutychès prétendait que la nature humaine du Christ avait été si totalement absorbée par la nature divine, que des deux natures antérieures à l'union, il n'en restait plus qu'une. Condamné à Constantinople, Eutychès audacieusement en avait appelé à l'empereur et au pape. Un concile fut réuni en 449 à Ephèse pour trancher le débat. Mais ce concile fut si agité, si tumultueux, si irrégulier, que le pape Léon I^er^ le stigmatisa du nom de *latrocinium* — brigandage — qui lui est resté. Puis, l'empereur favorable à Eutychès étant mort, le pape obtint de l'impératrice Pulchérie la réunion d'un nouveau Concile qui fut celui de Chalcédoine, en 451. Dans l'intervalle, Léon avait envoyé à Flavien, l'archevêque de Constantinople, une lettre magistrale — la fameuse lettre 28 (appelée *Tomus ad Flavianum*), dans laquelle il définissait la doctrine catholique sur l'Incarnation et les deux natures en l'unité de personne du Christ, d'une manière si heureuse que lorsque cette lettre fut lue au concile de Chalcédoine, les pères s'écrièrent tout d'une voix : « C'est Pierre qui a parlé par la bouche de Léon ! »

Un autre épisode tout différent mais non moins glorieux fut l'arrêt par le pape Léon de l'invasion d'Attila. Le terrible roi des Huns était entré en Italie par la région d'Aquilée et il s'était emparé de Milan, pour se diriger ensuite vers Rome. La terreur régnait dans cette ville. L'empereur Valentinien III, le Sénat, le peuple entier ne trouvèrent aucun remède à la situation que d'envoyer le pape en ambassade. Léon accepta de s'interposer. Il fut accompagné d'un nombreux clergé et des sénateurs Gennadius, Avienus et Trigetius. En abordant Attila, Léon avait revêtu ses ornements pontificaux. Un historien du temps affirme qu'Attila fut si frappé de la majesté de Léon, il se rappela avec tant de force la mort du roi des Wisigoths, Alaric, après la prise de Rome, en 410, qu'il ne voulut pas s'exposer à la colère divine et après avoir traité avec Léon, il se retira comme il était venu, et repassa le Danube (452).

Peu d'années après, l'empereur Valentinien III vint à mourir. Son successeur, Petronius Maximus, était un pauvre homme sans talent. Le roi des Vandales, Genséric, saisit l'occasion pour venir attaquer Rome. L'empereur, la cour, les nobles s'enfuirent honteusement. Seul le pape eut le courage de se présenter à l'envahisseur et de traiter avec lui. Il obtint que le sang ne fût pas versé, que nul citoyen romain ne fût torturé et que nul édifice ne fût livré aux flammes. Genséric pilla la ville pendant trois semaines et se retira chargé de butin (455).

Nul jusque-là n'avait élevé si haut le prestige du siège de Pierre. Ce fut donc dans tout l'éclat de la gloire que Léon-le-Grand quitta ce monde, après un règne de 21 ans. De très bonne heure, il fut honoré comme saint. C'est Benoît XIV qui le rangea, en 1754, parmi les « docteurs de l'Eglise ».

On connaît son portrait dans une fresque qui le représente à Santa-Maria-Antiqua, mais elle ne remonte qu'au VIII^e^ siècle. Il y a donc peu de chances que ses traits y soient authentiques. Le sacramentaire dit *Léonien* doit remonter à lui, bien qu'il ait été complété après lui. Duchesne, en 1889, le datait du milieu du VI^e^ siècle, mais Probst, en 1892, soutint contre Duchesne que toute la collection remonte au V^e^ siècle et que la plupart des formules peuvent être attribuées à Léon-le-Grand.

III

Le centenaire du P. Vaz

Le P. Vaz, dont nous allons parler, à la suite de l'*Osservatore romano* (édition française hebdomadaire), du 3 mars 1961, sous les signatures de S. Thommanupillai et de Carlo Gasbarri, est un personnage beaucoup moins connu que les deux saints que nous venons d'honorer. Il n'en mérite pas moins une mention. Le premier article qui le concerne, dans l'*Osservatore*, a pour titre : *Le 250^e^ anniversaire de l'Apôtre de Ceylan.*

C'est en effet le 16 janvier 1711 que le vénérable Père Vaz, fondateur de l'Oratoire de Goa, et apôtre de Ceylan, mourait à Kandy, après 35 ans de sacerdoce et 24 ans d'apostolat dans l'île. Sa carrière se rattache à la lutte entre protestants et catholiques, en Extrême-Orient. Les Hollandais, alors fanatiques calvinistes, n'avaient rien eu de plus pressé, après s'être emparés de Colombo en 1656, puis de Mannar et de Jaffna en 1658, que de chasser de Ceylan tous les missionnaires qui y travaillaient depuis environ un siècle : francis-

[1] Une édition, avec traduction française et notes, des *Sermons* a paru aux Edit. du Cerf, coll. « Sources chrétiennes », 3 vol. in-8, dont le premier est épuisé. La collection parue dans la Patrologie latine de Migne est toujours accessible.

cains, jésuites, dominicains, augustins. Toutes les églises furent prises, tous les couvents fermés, tous les collèges supprimés, tous les prêtres exclus de l'île sous peine de mort. Les enfants furent contraints de fréquenter les écoles « réformées » et les adultes de se rendre aux temples hollandais. Plus de prêtres. La situation des catholiques semblait désespérée. C'est dans ces conditions que le P. Vaz entra en action.

Il était né le 21 avril 1651, à Benaulim, dans la région de Goa. Après ses études à Benaulim, puis à l'université de Goa, il entre à l'académie de Saint Thomas d'Aquin, dirigée par les dominicains, pour y faire ses études de philosophie et de théologie. Il est ordonné prêtre en 1676 et il exerce son ministère avec un tel succès que le vice-roi le choisit comme confesseur.

Ce fut alors que l'idée lui vint d'aller au secours des malheureux catholiques de Ceylan. Un chanoine de Goa, au retour d'un voyage, avait fait escale à Colombo, et là, les catholiques étaient venus le supplier de les prendre en pitié, et ils s'étaient confessés en foule, pour attester leur foi. Ce chanoine raconta tout cela au P. Vaz et celui-ci en fut si profondément touché qu'il résolut d'agir. Sa première pensée fut de découvrir des collaborateurs. En 1685, il s'unit donc à une communauté de religieux fondée en 1682 par un prêtre âgé. Bientôt il en fut élu le supérieur. Et il l'organisa sur le modèle de l'Oratoire de S. Philippe Néri. Enfin, il partit pour Ceylan.

Le voyage fut long et difficile. Il ne put débarquer à Jaffna, *incognito* naturellement, qu'en avril 1687. Il y exerçait son ministère depuis deux ans et demi — avril 1687 à décembre 1689 — lorsqu'éclata la plus terrible persécution. En 1691, on le trouve au royaume de Kandy dans la ville de ce nom. De 1693 à 1696, il effectue, à partir de là, de nombreuses expéditions. Des auxiliaires le rejoignent. Il aura en moyenne neuf collaborateurs, en grande majorité oratoriens comme lui. On peut dire qu'à sa mort, la cause est entendue. Le calvinisme hollandais est vaincu. Les catholiques, qui restent — encore aujourd'hui — une forte minorité — ont repris courage. Les cingalais considèrent le P. Vaz comme leur apôtre national et désirent le voir honoré des gloires de la béatification.

Dans un second article ajouté à celui que nous venons de résumer, Carlo Gasbarri, sous le titre : *Les derniers mois du P. Vaz*, nous parle des circonstances de sa mort.

Il le prend en 1710, c'est-à-dire à un an de sa fin, dont il a conscience. En repassant sa vie, il avait lieu de bénir le Seigneur. Neuf ans durant, au début de son séjour à Ceylan, il avait été seul. Mais il ne s'était pas découragé. Et maintenant, après 22 ans, sa communauté de l'Oratoire était reconnue canoniquement, les autorités civiles et religieuses de l'Inde et de Rome le soutenaient ; sa mission de Ceylan était ainsi solidement établie. Les Hollandais eux-mêmes renonçaient à la persécution. Le roi de Kandy se révélait un ami et un protecteur. Le nombre des catholiques pratiquants pouvait être évalué à 75.000. Le P. Vaz avait à ses côtés dix prêtres zélés, des catéchistes, d'autres auxiliaires utiles, quatre grandes églises et 200 chapelles disséminées dans l'île. Une littérature indigène surgissait. En vingt ans la situation avait été renversée. L'apôtre se sentait bien las, mais il n'acceptait pas de repos. Deux de ses pères, alternativement, restaient auprès de lui.

Au début de 1710, il forma le projet de faire une randonnée de poste en poste dans l'intérieur. Avec deux serviteurs, il entreprit ce voyage. En route, le feu était allumé une fois par jour pour faire cuire le riz traditionnel. La nuit, on cherchait asile sous un arbre ou dans quelque cabane abandonnée. Il était réputé pour la légèreté et la rapidité de sa marche dans la jungle. Il arriva un jour à Kottiyar, où il y avait une belle église. Là, au cours de son ministère, il eut un malaise. Des médecins et des fidèles du lieu l'assistèrent de leur mieux, puis résolurent de le ramener en litière à Kandy, dont le climat était beaucoup plus favorable. Il se trouva mieux, en effet, mais l'expérience fut concluante à ses yeux, il comprit que les voyages ne lui étaient plus possibles.

Il pouvait encore dire la messe, faire le catéchisme, confesser, prêcher, à condition de se cantonner dans la ville. On ne pouvait l'empêcher toutefois de se rendre auprès des malades, même éloignés, dans la crainte qu'il avait de les voir repris par leurs superstitions, et il les assistait jusqu'à la mort. Mais un jour qu'il accomplissait une de ces visites, il tomba de sa litière, perdit connaissance et fut rapporté à Kandy, dans un état de grande faiblesse. Dès lors, il lui fut impossible de s'éloigner. En avril 1710, il eut un refroidissement, suivi de fièvre, et marqué par une paralysie des jambes. Il avait peine à s'exprimer et à se faire comprendre. Les médecins du lieu ne comprenaient rien à son état. Il écrivit alors au Supérieur de Goa non tant pour demander des soins que pour obtenir des prières et la grâce de la patience. En de grandes douleurs, supportées avec courage, il passa encore quatre mois. Il continuait de faire quelques prédications et catéchismes, de dire la messe. Un abcès finit par crever et la fièvre tomba. Sentant cependant sa fin toute proche, il usa des pouvoirs qu'il avait de nommer son successeur et le 27 décembre 1710, il désignait le P. Joseph de Menezes, en le priant d'entrer en fonction tout de suite, en raison de son impuissance personnelle. On ne croyait pas autour de lui sa fin si proche, mais il demanda et obtint l'extrême-onction. Et comme on sollicitait de lui un avis suprême il répondit simplement : « Rappelez-vous qu'on ne peut pas accomplir facilement à l'article de la mort ce que l'on a négligé de faire dans sa vie ! » Les Pères se recommandaient à lui pour l'instant où il serait auprès de Dieu :

« Ne dites pas cela, répliqua-t-il. Je ne suis rien et ne puis rien faire. Vivez selon la volonté de Dieu. Ce n'est que lorsque j'ai écouté les conseils de mes confrères que j'ai évité les erreurs. »

En prononçant doucement le nom de Jésus, sans aucun signe d'agonie, les yeux levés vers le ciel, il rendit son âme à Dieu, à minuit, le vendredi 16 janvier 1711, âgé de 60 ans.

C'est une belle et noble figure.

IV

Un colloque sur l'œcuménisme à Rome

Sous de grands titres et avec de belles gravures, Leone Galati Ventura, dans *Orrizonti,* du 19 mars 1961, nous raconte le colloque entre un orthodoxe russe, nommé Serge Grotov, un protestant italien, Jean Miegge, un jésuite allemand, historien connu et de grande classe, le P. Guillaume de Vries, et un franciscain américain, le P. Germain Tomaino, qui travaille à la réunion des chrétiens. Comme il serait difficile de résumer tout le colloque, nous n'en retiendrons ici que les points les plus nouveaux ou les plus importants.

C'est d'abord le russe orthodoxe, Serge Grotov, professeur de langue et de littérature russes à l'université internationale des Etudes sociales que nous entendrons.

Il déclare humblement avant tout qu'il n'est qu'un modeste laïque. Il ne lui appartient donc pas de traduire l'opinion de son Eglise. Il ne parlera que comme homme privé. L'Eglise russe incontestablement a été, au XX[e] siècle, la plus martyrisée du démon, en raison de l'apparition d'un pouvoir athée et même antireligieux militant. L'Eglise russe, depuis 1917, a lutté pour garder sa foi, ses dogmes, son influence sur le peuple, sa liberté.

Mais « *depuis* 1927, *nous avons en Russie deux Eglises, l'une officielle, l'autre clandestine.* » Le patriarche Tikhon mourut en 1925. Ses successeurs cherchaient à régir l'Eglise selon les dogmes et selon les rites, mais ils étaient arrêtés l'un après l'autre. Finalement l'un d'eux, l'archevêque Séraphin d'Uglic, que j'ai connu, dit M. Grotov, dans un camp de concentration, inaugura une nouvelle méthode. Il ne nomma pas de successeur et avertit, avant son arrestation, l'Eglise entière, que, sous l'ère de l'Antéchrist, il ne pouvait plus y avoir de hiérarchie complète, si bien que l'Eglise devait être régie par les évêques locaux.

Quand il fut arrêté, on lui demanda : « Qui avez-vous nommé votre successeur ?

— Personne ! — Comment, personne ? Il faut bien que l'Eglise ait un chef.

— Elle est désormais régie par Jésus-Christ ».

Et ce fut alors que l'Eglise se divisa en deux. L'Eglise officielle a bien gardé les dogmes, mais elle a cherché à s'aligner sur la doctrine de l'Etat. Beaucoup de fidèles, de bonne foi, suivent cette voie. L'autre Eglise, au contraire, est formée des fidèles qui ont subi la persécution, connu les prisons, les travaux forcés, les déportations massives. Elle ne veut rien savoir du gouvernement actuel.

« Un prêtre, de mes grands amis, le P. Féodor Andrejv, fut questionné quand on l'arrêta. « Comment pourrait-on régulariser les rapports entre l'Eglise et l'Etat ? » — « Puisque l'Etat a pour but, répondit-il, d'exterminer l'Eglise, nous ne voulons d'aucune légitimité soviétique. *Laissez-nous dans notre sainte et véritable illégitimité.* »

En Russie l'Eglise officielle, dirigée par le patriarche Alexis, est de plus en plus empêtrée sous le joug d'un gouvernement qui veut détruire toute religion. Beaucoup de touristes occidentaux qui vont à Moscou reviennent en disant : « *L'Eglise clandestine n'existe pas* ». Si quelqu'un était venu à Rome au temps de Néron ou de Dioclétien, il en aurait dit autant !

— Mais alors, il ne faut espérer aucun dialogue avec l'Eglise russe, avant la destruction du régime communiste ? Alexis et les autres ne sont-ils que des agents de Krouchtchev ?

— « Sûrement, il faudrait détruire l'athéisme militant qui empêche toute liberté religieuse. Pour l'Eglise clandestine russe, c'est une grande injure qu'on lui fait quand on parle d'un dialogue avec le patriarche de Moscou. Ou avec nous, ou avec Moscou, il n'y a pas de milieu. Ou faites l'union avec les athées et leurs agents, ou faites-la avec les fidèles de la véritable Eglise orthodoxe russe. L'union avec l'Eglise catholique, pour nous, est rendue possible : 1° par la lutte commune contre le communisme ; 2° par la charité mutuelle qui unit tous les persécutés, de nos deux Eglises, dans les camps de concentration. »

Tel fut le langage du Russe. Le protestant ne consentit pas à admettre qu'une croisade contre le communisme athée pouvait rapprocher tous les chrétiens.

On interrogea alors le P. de Vries, professeur à l'Institut pontifical des études orientales.

« Je dirais, exposa-t-il, que la première condition que nous autres catholiques nous devons supposer, tant chez les protestants que chez les orthodoxes, est qu'ils doivent respecter notre conviction que l'Eglise catholique est la véritable Eglise du Christ. »

Nous disons bien : « respecter » et non pas « partager ». Il ne faut pas que les orthodoxes disent : « Cela, c'est de l'orgueil ». Aucun dialogue utile ne peut s'engager avec un catholique, sans ce respect de sa conviction. Mais de notre côté, il faut que nous admettions que « les autres » aussi sont de vrais chrétiens. Le pape l'a dit et redit : « Les autres aussi lisent l'Evangile, et ils ont une piété profonde et ils ne sont pas insensibles à une vraie charité chrétienne. » Or, il faut bien admettre que les catholiques, surtout en pays latin, comme l'Italie et l'Espagne, n'ont pas toujours envers nos « frères séparés » une position conforme à cette consigne désormais officielle du pape. J'ai vu une brochure publiée en Italie, avec des gravures déplorables, où il est dit que les protestants sont des « loups et des vipères ». On a fait de cette brochure des tracts pour les répandre en Amérique. Et les protestants, indignés, ont dit :

« Voilà ce que les catholiques en Italie pensent de nous ! Nous sommes des loups et des vipères ! Toute la zoologie est mobilisée pour décrire les ennemis des brebis agrippées au rocher de Pierre ! »

Une telle mentalité est dépassée. Il faut en finir avec elle. Il faut nous convaincre que nos « frères séparés » peuvent être et, dans l'immense majorité, sont de bonne foi.

« J'ai beaucoup circulé en Italie, à l'occasion de la Semaine de Prières pour l'Union, et souvent des séminaristes m'ont posé sérieusement cette question, avec une incrédulité décourageante : « Mais, Père, les autres peuvent-ils être réellement de bonne foi ? » — « Mais sûrement, ils sont de bonne foi, et ce sont de bons chrétiens, eux aussi. »

Telles sont donc les deux conditions préalables à tout dialogue utile entre les confessions. Nous admettons même, avec le professeur Miegge, que

nous avons, nous, catholiques, des valeurs à reconnaître et dont nous pourrions faire notre profit. Naturellement, ces valeurs ne sont pas en *matière essentielle.* L'Eglise catholique n'admet pas qu'il existe chez les autres des *valeurs essentielles* qui lui manqueraient à elle-même. Mais il peut y avoir des valeurs *accidentelles* qui pourraient enrichir l'Eglise catholique. De la sorte la réunion des Eglises ne serait pas seulement un bien pour les autres Eglises, mais aussi pour la nôtre. Si les 200 millions et plus de protestants, et les 150 à 200 millions d'orthodoxes entraient dans l'Eglise elle aurait un autre visage que celui d'aujourd'hui ! Elle serait plus *catholique* que jamais !

En concluant, les auteurs de ce colloque, ont discuté sur le vocabulaire le plus convenable pour parler de la réunion. Le Père de Vries alors a précisé :

« Je ne me servirai pas du mot « retour » ni du mot « conversion », mais je dirai : « Le but à atteindre est que tous retrouvent cette unité que le Christ a voulue pour son Eglise. » Cela n'offense personne. Le mot même de « conversion » n'est pas exact, car il semble insinuer que les autres sont « pervertis » et donc « de mauvaise foi ».

En définitive, nous ne parlerons ni de conversion, ni de retour, mais seulement de « réconciliation ». Et le débat doit se dérouler dans une ambiance de « charité » chrétienne qui satisfasse tout le monde.

Rappelons que ce colloque avait pour titre : *Rencontre avec les frères séparés,* et comme soustitre ; « *Pour la première fois, en Italie, une discussion publique entre chrétiens des diverses Eglises.* »

V

S. Grégoire de Nysse

Le P. Jean Daniélou a publié en 1952, en seconde édition, un ouvrage intitulé : « *Platonisme et Théologie mystique : Essai sur la doctrine spirituelle de saint Grégoire de Nysse.* Sous le simple titre *Grégoire de Nysse,* il y revient, mais cette fois en anglais, dans *The Month* de février 1961. Il rappelle qu'un progrès important a été accompli dans la connaissance de ce saint par la découverte, en 1954, du texte authentique du *De Instituto christiano* et la preuve qu'il est bien de lui, faite par Werner Jäger.

Grégoire apparaît pour la première fois dans l'histoire du monasticisme avec son traité *De Virginitate.* Ce traité est de 371, car Grégoire y parle de son frère Basile comme déjà évêque, et de lui-même comme ne l'étant pas encore. Or, Basile devint évêque de Césarée en 371, et Grégoire, évêque de Nysse en 372. Dans quelle position était-il en 371 ?

Rappelons qu'en 357, Basile, jusque-là rhéteur, se retira dans la solitude. Il chercha à y entraîner son frère Grégoire, mais n'y réussit pas. Grégoire se maria et devint rhéteur, c'est-à-dire professeur de rhétorique. Basile s'employa tout de suite à réformer la vie monastique. De 359 à 361, il écrivit ses *Moralia* et ses « *Ascétiques* » ou recueil de réponses aux questions qu'on lui posait sur la vie religieuse. Ordonné prêtre en 364, il devenait évêque en 371, sans oublier ses préoccupations d'organisation monastique. Il fut d'abord disciple d'Eustathius de Sébaste, mais il s'écarta ensuite de lui, parce qu'il le trouvait trop sévère et parce qu'il n'approuvait pas sa doctrine du Saint-Esprit.

Ce fut alors qu'il demanda à son frère d'écrire sur la vie religieuse et ce fut le traité *De Virginitate.* Il est clair que Grégoire se réfère aux écrits antérieurs de son frère, mais en les complétant. Toutefois, il déclare qu'il ne pratique pas lui-même l'ascétisme qu'il glorifie. C'est surtout cela qui fait conclure, dans la question si souvent débattue de savoir si Grégoire était marié, par l'affirmative. Mais Grégoire est hostile à toute exagération dans l'ascétisme, c'est-à-dire aux vues d'Eustathius de Sébaste et de Basile d'Ancyre, son disciple. S. Basile a rompu avec Eustathius, en 372, et le traité de Grégoire est une expression de cette rupture. Grégoire est opposé aussi au *messalianisme* qui consistait à rejeter, par ascétisme, toute activité en dehors de la prière. Les messaliens se conduisaient d'après les révélations reçues dans la prière. Ils furent condamnés au concile de Side, vers 384, et réfutés par Amphiloque d'Iconium et par Letoios de Melitène. Le texte de Grégoire démontre que, dès 371, le messalianisme constituait un danger en Cappadoce.

C'est en partie contre les messaliens que Basile devait définir son propre idéal de vie monastique ; travail manuel, recours à l'enseignement de l'Evangile seul, vie commune.

Devenu évêque de Nysse, en 372, Grégoire aida avec plus ou moins de succès son frère Basile dans la lutte contre l'arianisme. Quand Basile mourut en 379, Grégoire nous dit qu'il hérita de son œuvre. Il chercha à le continuer et compléter dans les deux domaines de la controverse théologique et des affaires ecclésiastiques. Jusqu'en 390 environ, nous ne trouvons dans ses œuvres que des allusions isolées à la vie monastique, sauf le récit de la vie de sa sœur Macrine, écrit en 391, où il faisait entrer une description de la communauté de religieuses fondée par elle.

Après 390, il s'attache davantage à la question monastique. Pourquoi ce long délai ? Fut-il très absorbé par son ministère épiscopal ? N'eut-il pas un rôle important à jouer auprès de l'empereur Théodose, jusqu'au jour où, en 386, Théodose s'établit à Milan et prit Ambroise comme conseiller principal ? Peut-être, mais il y eut une autre raison. Nous avons dit qu'il était marié. Il n'est pas sûr qu'il ait quitté sa femme en devenant évêque. Nous savons qu'à cette époque, il y avait des évêques mariés, comme c'était le cas de Grégoire le père de saint Grégoire de Nazianze. Or, nous apprenons par une lettre de ce dernier à Grégoire de Nysse que sa femme, Théosebia, venait de mourir, autour de 386. Grégoire était donc veuf. Cette situation peut bien avoir réveillé en lui les regrets qu'il exprimait dans son *De Virginitate* de ne pas pratiquer l'idéal qu'il vantait. Il est probable qu'il s'adonna plus complètement à cet idéal, une fois veuf. Il resta évêque certes, mais avec un genre de vie monastique. Dans sa *Vita Moysis,* il donne Moïse comme le modèle des guides spirituels et il parle de lui-même comme d'un homme qui a la charge de « père auprès de nombreuses

âmes ». Il s'agit sans doute des monastères fondés par Basile dont il s'occupa après lui.

Cette *Vita Moysis* eut un grand succès attesté par la découverte d'extraits du livre dans les *papyri* d'Egypte. Grégoire, après Basile, donne les saints de l'Ancien Testament comme des modèles à imiter. Les saints dont parle Basile étaient Joseph, Job, David et Moïse ; Grégoire y ajoute Abraham et Sara, mais surtout Elie, dont il dit dans son *De Virginitate :*

« Elie qui mena longtemps la vie monastique dans la montagne de Galaad, fut le fondateur de la vie de continence. Et tous ceux qui calquent leur vie sur l'exemple de ce prophète deviennent l'ornement de l'Eglise, en pratiquant la vertu selon la forme qui constitue actuellement la vie monastique. »

Nous ne sommes donc pas surpris de constater que, pour faire l'éloge de son frère Basile, Grégoire le compare à Elie ou à Moïse. La *Vita Moysis,* dans la pensée de son auteur, est le type de la vie parfaite, c'est-à-dire de la vie monastique telle qu'elle était conçue par Basile. Par là, Grégoire donne à la vie monastique, déjà puissamment organisée, ce qui lui manquait encore : une *théologie mystique*, une spiritualité.

C'est dans le cadre de cette activité qu'il faut situer ce *De Instituto christiano* récemment découvert. Les spécialistes sont en train de s'apercevoir que les ouvrages de Grégoire de Nysse ont exercé une très vaste et profonde influence sur la spiritualité monastique en cette fin du IV^e^ siècle. Dom Alphonsus Kemmer a établi en particulier l'influence du *De Instituto christiano* sur Jean Cassien. Dom Adalbert de Vogüé, dans une thèse non encore publiée, a démontré que certaines différences entre la célèbre *Regula Magistri* et la Règle de saint Benoît, au sujet de l'importance attachée par Benoît à la vie commune et à l'obéissance, doivent venir de l'influence du traité de Grégoire de Nysse.

Quand on compare celui-ci à son frère Basile, on insiste sur le fait que Basile fut homme d'action et Grégoire fut un penseur et un mystique. Mais il ne faut pas pousser ce contraste à l'extrême, car Basile fut aussi un théologien, tandis que Grégoire, en tant que conseiller de Théodose, fut aussi homme d'action. Et il eut aussi sa part d'organisation dans les couvents créés par son frère.

VI

Le chanoine Drioton

Dans les *Etudes* d'avril 1961, P. du Bourguet nous parle d'un grand savant, décédé le 17 janvier dernier sous ce titre : *Prêtre et égyptologue : le chanoine Drioton.* Il était né en 1889, à Nancy. Il n'était pas âgé de plus de onze ans, lorsqu'en sixième à St-Sigisbert de Nancy, son manuel d'histoire lui révèle l'étrange Egypte antique. Il trouve un *Guide* dans la bibliothèque de son père, tombe sur le titre d'une grammaire, demande qu'on la lui achète. Il la dévore. Il va, jeune encore, consulter au Musée du Louvre le conservateur des antiquités égyptiennes, M. Georges Bénédite, qui, charmé de la précocité de l'enfant, lui enverra chaque semaine, pendant des années, des devoirs composés exprès pour lui. Cela ne l'empêche pas d'entrer au Grand séminaire, d'être envoyé à Rome en 1912, d'y conquérir les doctorats en philosophie et en théologie. La guerre fera de lui un aumônier d'hôpital militaire. Mais il emploie ses loisirs à faire du copte. En novembre 1920, le voici à l'Institut catholique de Paris, pour les chaires d'égyptien et de copte. Il a 31 ans. Mais Bénédite, du Louvre, l'appelle aussi à lui, le fait travailler, lui demande des conférences. A la mort de ce bienfaiteur en 1925, Drioton devient conservateur-adjoint au Louvre. A partir de ce temps, il est alternativement en Egypte pour des fouilles et à Paris, pour son enseignement. Enfin, en 1936, il est nommé au Caire, Directeur général du Service des Antiquités de l'Egypte. Il n'en reste pas moins professeur de copte et d'égyptien hiéroglyphique. Il fait des conférences, originales, pleines d'humour et de science, il est professeur au Collège de France. Il cultive avec un égal bonheur les antiquités égyptiennes et les antitiquités coptes, c'est-à-dire chrétiennes, et dont il a trouvé au Louvre des caisses toutes pleines, mais non étudiées jusque-là.

Comme successeur à des hommes tels que Mariette, Maspéro, Loret, Lacan, on ne pouvait trouver mieux que le chanoine Drioton. Il devait y rester dix-sept ans. Et ce n'était pas une sinécure. Il avait la charge d'une vaste administration, de la surveillance des sites, de l'aménagement et de l'enrichissement des musées. Il était à la disposition du jeune roi, lui-même féru d'archéologie et qui le demandait souvent à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. A tout cela, il ajoutait des conférences très recherchées, ce que ses prédécesseurs n'avaient jamais fait, et enfin, il publiait sans cesse de nouvelles et substantielles études. Il creusait les problèmes dans toutes les directions. Il a établi que les anciens Egyptiens avaient connu le théâtre et il a identifié des fragments de leurs pièces. Dans le domaine philosophique, il a été amené à conclure que les Egyptiens primitifs avaient pratiqué un monothéisme authentique, ce qui explique la piété personnelle que l'on constate dans les inscriptions de petites gens de la XIX^e^ dynastie.

Quand le roi Farouk dut quitter l'Egypte, Drioton était en France, pour les soins de sa santé. Il crut devoir envoyer sa démission au nouveau gouvernement. De fait, il dut prendre un repos d'un an. Mais il put encore reprendre un peu de son activité. Déjà Directeur de Recherches de première classe au Centre National de la Recherche scientifique, il est nommé en 1957 à la chaire de Champollion, au Collège de France. Ses leçons, toujours si pleines de faits, sont très suivies. Il est atteint par la retraite en juin 1960. Et il est bien alors au bout de ses forces, car trois mois plus tard, il était saisi par sa dernière maladie. Sa mort, au 17 janvier 1961, couronnait une vie entièrement consacrée à la science.

Cette science chez lui fut des plus étendues et originales. On le tient, à juste titre, pour un « des rares égyptologues les plus complets de l'histoire de l'égyptologie ».

Il y avait en lui tout l'équilibre d'un esprit supérieur. Cet équilibre se manifeste, dès son jeune

âge, par une préparation logique et persévérante, une connaissance des langues, une fréquentation assidue des objets formant le domaine de l'égyptologie. Dans sa belle carrière, on ne discerne ni ambition ni chance exceptionnelle. Lorsqu'il posa sa candidature au Collège de France, vers la fin de sa vie, il expliquait ainsi sa démarche, dans une lettre à un ami :

« Si j'avais été seul au monde, je n'aurais pas brigué cet honneur... Nous entrons dans les années où le mieux à faire est de se préparer à paraître devant Dieu. Mais puisque je le puis, je dois donner cette illustration à ma famille, au clergé, au diocèse... »

Ces dernières lignes indiquent le sentiment d'étroite union qu'il éprouvait pour ses confrères du clergé. Il était prêtre. Il l'était profondément et scrupuleusement. Au Caire, malgré ses nombreuses obligations officielles, il accepta pendant plusieurs années de faire le catéchisme dans un pensionnat. Sa messe qu'il ne manqua jamais, était le centre de sa piété. Vers la fin de sa vie, elle était marquée par des larmes de dévotion que son tempérament affaibli ne parvenait plus à réprimer. Nul doute que ces larmes soient l'indice chez lui d'une ferveur sacerdotale qui ne cessait de grandir avec les ans.

S'il ne néglige rien de ce qui peut être exigé de tout autre égyptologue, il a, lui, en tant que prêtre, une idée plus pénétrante de sa tâche archéologique. C'est l'homme qu'il cherche dans le passé, l'homme dans ses rapports avec Dieu surtout, car ce sont ces rapports qui lui donnent ses dimensions exactes. Ce sera donc l'aspect religieux qui dominera ses recherches. Il se pose là des questions et donne des solutions qui avaient échappé avant lui aux plus savants égyptologues laïcs.

« Sa formation théologique y a sa part, mais aussi et sans doute surtout la sympathie profonde, la correspondance dans le secret de son âme de prêtre avec l'âme religieuse des anciens Egyptiens. »

Il s'attache donc particulièrement aux rites et au culte des anciens Egyptiens, il en approfondit les symboles, la signification. Il est le premier à établir un lien entre le culte et les « écrits de sagesse » qui, pour lui, n'étaient pas de simples codes de morale, comme on le pensait, mais la source même du culte. Il a ainsi découvert chez les anciens Egyptiens des notions profondes sur la divinité et même de véritables formules mystiques.

M. Drioton, sur ce point, a dû lutter contre des interprétations soi-disant scientifiques, et il souffrit de cette lutte. Mais il en vint à cette conclusion intéressante et éclairante, que le passé religieux de l'antique Egypte avait été une préparation privilégiée à l'établissement du christianisme en Egypte. Il voyait se rejoindre les deux branches de ses recherches ; la sagesse païenne et la sagesse chrétienne, comme deux voies opérant leur jonction dans la personne même de la Sagesse incarnée.

Il a donc, incontestablement, fait avancer la science. Il l'a fait non seulement parce qu'il était savant, mais parce qu'il était prêtre. Il a *rendu son témoignage* au Christ, dans son domaine spécial. Il a offert au Seigneur l'Egypte pharaonique et l'Egypte chrétienne. C'est cela qu'il aimait à faire « en sa messe si souvent célébrée à Saqqarah, sur le site de la plus ancienne pyramide et du monastère copte d'Apa Jeremias ».

VII
Pour Vincent de Lérins

Dans le *Bulletin de Littérature ecclésiastique* de janvier-mars 1961, M. E. Griffe, doyen de la Faculté de Théologie à l'Institut catholique de Toulouse, intitule une brève étude *Pro Vincentio Lirinensi.* Et dès la première ligne, il pose nettement le problème qu'il veut examiner de près :

« Le fameux *Commonitorium* que Vincent de Lérins écrivit en 434 a-t-il été dirigé contre saint Augustin ? »

On l'a cru assez généralement à la suite de Vossius et du cardinal de Noris, au XVII^e siècle. L'ouvrage en question ferait partie du dossier « semi-pélagien ». Les récents travaux du Père J. Madoz ont quelque peu ébranlé cette position. Le dernier traducteur du *Commonitorium,* Michel Meslin, agrégé de l'Université [2], reconnaît que les intentions de son auteur « s'élèvent bien au-dessus de la controverse semi-pélagienne ». Pourtant, on continue à se demander si, en dépit de l'admiration qu'il manifeste envers Augustin, Vincent de Lérins n'a pas voulu lui apporter la réplique, en divers passages de son livre.

M. E. Griffe, après une étude personnelle approfondie, est arrivé à la conviction que le *Commonitorium* « se situe en dehors de cette controverse ». Nulle part, dans son traité, Vincent ne fait mention d'Augustin. Les passages où l'on a cru voir des allusions au maître d'Hippone n'ont pas le sens qu'on leur a donné.

On cite d'abord le passage suivant, où Vincent parle de certains hérétiques, imitateurs de Satan :

« Ils osent promettre et enseigner que, dans leur église, c'est-à-dire dans le « conventicule » de leur communion, existe une grâce de Dieu grande, spéciale, toute personnelle, de sorte que, sans travail et sans effort, sans peine, quand bien même ils ne *demandent,* ni ne *cherchent,* ni ne *frappent,* tous ceux qui sont des leurs obtiennent de Dieu une telle assistance que, portés par la main des anges, autrement dit protégés par les anges, ils ne peuvent jamais heurter du pied une pierre, c'est-à-dire souffrir jamais du scandale. » (*Commonit.,* chap. XXVI).

Et on a pensé que ce passage visait une page du *De dono perseverantiæ* d'Augustin, où il montre que ces recommandations du Seigneur : « *Demandez* et vous recevrez, *cherchez* et vous trouverez, *frappez* et on vous ouvrira », ne vont pas contre son enseignement, en ce sens qu'elles sont aussi des effets de la grâce.

En vérité on ne voit pas que Vincent de Lérins ait pu ranger Augustin parmi les hérétiques, imitateurs de Satan, ni qu'il ait pensé au passage qu'on vient de rappeler, puisque ces lignes ne disent rien de ce qu'il reproche aux hérétiques dont il parle.

A Lérins, comme à Marseille avec Cassien, on pouvait être en désaccord avec Augustin, sur certaines nuances de doctrine, mais on n'en était pas

[2] Un vol. 12 × 18, 140 p. ; Namur, Edit. du Soleil Levant, 1959.

à le traiter d'hérétique prenant modèle sur Satan pour augmenter le nombre des adhérents de sa prétendue petite église. Déjà le bon abbé Gorini avait conclu nettement qu'il ne pouvait s'agir d'Augustin dans le passage en question du *Commonitorium* :

« Saint Augustin, disait-il, n'a jamais prétendu qu'il suffit de se ranger parmi ses disciples pour être élu et prédestiné ; il n'a donc rien à craindre, ni sa doctrine non plus, de cette vigoureuse attaque contre je ne sais quels fous dont le nom échappe à l'histoire. »

Gorini avait raison.

Au chap. XXVIII du *Commonitorium*, il y a aussi un passage où l'on a voulu voir un trait contre Augustin. C'est celui où Vincent recommande d'être fidèle à l'enseignement des Pères, mais en s'en tenant à ce qu'ils ont enseigné d'un seul et même accord, mais non en adhérant à ce que quelque savant ou saint « *fût-il évêque* », fût-il confesseur, martyr même, a pu penser en dehors de l'opinion commune.

La pensée de Vincent est très claire. Il est précisément célèbre en histoire pour avoir soutenu ce qu'on vient de dire, sous la forme connue : *quod ubique, quod semper, quod ab omnibus creditum est.* Le propre de l'hérésie c'est d'être une nouveauté. Mais pourquoi veut-on qu'il ait eu dans l'esprit de faire allusion à Augustin ? Le mot « *fût-il évêque* » ne peut absolument pas avoir été écrit contre Augustin. Et de nouveau Gorini a fort bien dit :

« Ces titres de *saint*, de *docteur*, d'*évêque*, de *confesseur*, de *martyr* sont trop multipliés et trop divers pour croire qu'il se cache sous cela une épigramme à l'adresse de saint Augustin. Les réflexions du *Commonitoire* peuvent se répéter en tout temps et à l'occasion de tout point de doctrine. »

A la fin de son *Commonitorium*, Vincent s'est plu à invoquer l'autorité du Siège apostolique. Et c'est précisément le respect de l'antiquité et la fuite de la nouveauté que le Siège apostolique n'a cessé d'inculquer à tous. Il a vraiment été alors le « gardien de la foi ». Six ans après le *Commonitorium* ce sera Léon I^{er} qui deviendra pape, et certes la foi chrétienne n'aura pas de gardien plus vigilant ni plus vigoureux que lui. Avant lui, le pape était Sixte III. Vincent de Lérins cite de lui une lettre adressée à l'évêque d'Antioche, au sujet du nestorianisme. Vincent qui s'intéresse particulièrement à cette hérésie alors toute récente, cite cette lettre pour y relever la phrase où le pape condamne la *novitas* et demande qu'on reste fidèle à l'*antiquitas.* Et Vincent cite dans le même sens une lettre du pape Célestin I^{er} de 431 ou 432, dans laquelle on lisait cette formule lapidaire : « Que la nouveauté cesse de molester l'antiquité ».

Mais justement, cette lettre du pape Célestin était adressée aux évêques de Gaule, pour défendre la mémoire de saint Augustin. Que Vincent la cite est une bonne preuve qu'il n'en veut pas, lui, à la mémoire du docteur d'Hippone.

Vincent de Lérins n'a donc jamais eu la moindre pensée de critiquer saint Augustin. Tout ce qu'on a dit à ce sujet est le fruit d'interprétations hâtives et inexactes. Son livre, au contraire, est tout plein d'allusions au nestorianisme. On peut soutenir que c'est la pensée de suivre l'exemple de Jean Cassien qui avait réfuté le nestorianisme, à la demande du diacre Léon de Rome, qui a été au point de départ de la composition du *Commonitorium.* Cet ouvrage ne fait pas partie du « dossier semi-pélagien », mais bien du dossier « anti-nestorien » dont la pièce principale avait été l'ouvrage de Cassien.

Enfin, ce qui achève de prouver que saint Augustin n'est aucunement visé par Vincent de Lérins, c'est la publication par le P. Madoz d'un florilège d'*Excerpta* de saint Augustin, dont l'auteur est, sans doute possible, Vincent de Lérins en personne. Ces « Extraits » sont formés de textes d'Augustin, dirigés contre le nestorianisme. Le florilège témoigne d'une grande admiration pour Augustin. On peut donc considérer comme tranchée la question posée au début de cette étude : Non, Vincent de Lérins n'a pas attaqué sournoisement et lâchement Augustin, dans son *Commonitorium.* Il fut sûrement l'un de ses admirateurs, même si, sur des points particuliers, il se séparait de lui, comme avait fait Jean Cassien, dans la fameuse *Conférence XIII*, sur l'*initium fidei.*

VIII
Le Père Brottier

Il y a vingt-cinq ans, le 28 février 1936, mourait le P. Daniel Brottier. Dix ans après sa mort, le 31 mai 1946, le cardinal Suhard constituait le tribunal diocésain en vue du procès de sa béatification. Quinze ans plus tard, c'est-à-dire, ces temps derniers, la cause vient d'être « introduite », en d'autres termes, admise en cour de Rome.

Dans l'*Osservatore romano* — édition hebdomadaire française — du 10 mars, un article signé des initiales J. M. a pour titre : *Vers la Béatification du P. Brottier.* C'est une bonne occasion pour nous de repasser sa carrière, de dire qui il était et ce qu'il a fait [3].

Daniel Brottier naquit en 1876, à La Ferté-St-Cyr en Loir-et-Cher. Il entre au Petit séminaire de Blois en octobre 1887, et au Grand séminaire en 1893. Ordonné prêtre en octobre 1899, il est nommé professeur au collège libre de Pontlevoy. Mais voici qu'il est attiré par les missions. Il entre au noviciat des Pères du Saint-Esprit et il est prêt à partir pour l'Afrique en novembre 1903. On le destine au Sénégal. De fait, à Saint-Louis, il s'adonne au ministère paroissial. Il y montre de belles aptitudes, en raison de son esprit d'entreprise auprès des jeunes. Il crée une maîtrise, une fanfare, un cercle militaire. Mais très vite, il se sent accablé par les rigueurs du climat. Dès 1911 — il n'a que 35 ans — il est contraint de renoncer et il rentre en France. Il n'oublie pas pour autant sa chère Afrique. A Paris, il organise l'œuvre du Souvenir africain, qui doit contribuer à la construction de la cathédrale de Dakar, dont il veut faire un mausolée pour tous ceux qui ont travaillé en Afrique, pour ceux qui y sont morts au service de l'Eglise et de la France. C'est cette cathédrale que le cardinal Verdier, légat du pape, ira consa-

[3] Voir aussi l'excellente revue *Spiritus*, n° 6, p. 81-83.

crer le 2 février 1936, 26 jours avant la mort de celui qui avait tant travaillé pour elle.

Pendant quelque temps, le P. Brottier se croit appelé à la vie contemplative et va faire un essai loyal chez les moines cisterciens de Lérins. Mais ce n'est pas non plus sa voie. La guerre de 1914 éclate. Il est en situation de « réformé », mais il ne peut supporter que les autres partent et que lui reste à l'abri. Il demande et obtient un poste d'aumônier. Affecté à la 26e division, auprès des soldats du 92e, du 139e, du 105e et surtout du 121e d'infanterie, il laisse à tous le souvenir d' « aumônier légendaire ». Il a assisté des milliers de mourants. Il a pris part aux combats les plus terrifiants, sur l'Yser, à Verdun, sur la Somme, dans l'Argonne et au Chemin des Dames. Son dévouement est couronné du point de vue militaire par six citations à l'ordre de l'armée, la croix de guerre, la Légion d'honneur. Mais il est couronné plus mystérieusement par une protection de la Providence si étonnante qu'il revient de la guerre « sans une égratignure »! Après la guerre, il fonde l'Union nationale des Combattants, avec cette belle devise : « *Unis comme au front* », et cette union groupera plus d'un million d'adhérents.

Que va-t-on faire de lui, à Paris ? Le cardinal Dubois lui confie en 1923 l'Œuvre des Orphelins apprentis d'Auteuil. Cette œuvre remontait à un prêtre de Paris, l'abbé Roussel, en l'année 1866. Mais elle végétait et connaissait des jours difficiles. Le P. Brottier qu'on peut considérer comme un second fondateur, se jette dans l'œuvre avec sa générosité ordinaire. Il trouvait 170 orphelins à son arrivée. Il en laissera à sa mort 1400. En treize ans à peine, il aura fondé une dizaine de dépendances de la maison d'Auteuil, revivifié l'œuvre de la Première Communion, créé celle du placement des orphelins dans les familles rurales chrétiennes, sous le nom de « Foyer à la Campagne ». Pour obtenir des résultats aussi éclatants, il eut besoin naturellement de beaucoup de ressources, et il les trouva, ou mieux encore il les suscita. Il avait choisi, dans son esprit de foi, la petite Thérèse de l'Enfant-Jésus comme mère adoptive des orphelins, il lui avait confié son œuvre, il lui éleva un sanctuaire, achevé et consacré en 1930, et ce sanctuaire devint le centre parisien de la dévotion à Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Les fruits de cette collaboration entre le Père Brottier et la sainte de Lisieux furent vraiment exceptionnels. Le P. Yves Pichon, intime collaborateur du Père, atteste que pendant les deux ans que durèrent les travaux du gros œuvre de la chapelle, il ne se passa pas un jour sans que, par une voie ou l'autre, le Père reçût un billet de mille francs — et naturellement il s'agit des francs d'alors ! Un soir de juin 1925, au moment d'aller à la chapelle, le Père glisse à l'oreille de son confident : « Je n'ai pas encore reçu aujourd'hui mon billet de mille francs. Mais vous allez voir ce qui va arriver. » A ce moment même, survient une dame qui venait demander les prières des orphelins pour son père malade. Et en s'excusant d'avoir dérangé le père à une heure aussi tardive, elle lui laisse une enveloppe. Le billet de mille francs y était ! D'autres fois, il le trouvait dans son courrier ou dans les troncs de la chapelle. Par ce signe discret, la petite Thérèse montrait qu'il n'avait pas eu en vain confiance en elle !

Quant à lui, il vivait dans un esprit de foi intense, imperturbable. Mais sa spiritualité était tournée vers l'action. Il disait parfois :

« Ils sont amusants tous ces braves gens qui viennent s'informer de mon « secret », et me dire que je n'ai qu'à demander à sainte Thérèse, tout ce que je veux ! Mon secret, c'est celui-ci : « Aide-toi, le Ciel t'aidera !» Mon secret, ce furent douze années de travail acharné et persévérant ; et aussi douze années de prières acharnées et persévérantes de tout ce qu'Auteuil compte de prêtres, de sœurs, d'orphelins... Je ne connais pas d'autre secret. Et si le bon Dieu fait ici des miracles, par l'intercession de la petite Sœur, je crois pouvoir dire, en toute justice, que nous avons tout fait humainement parlant, pour nous en rendre dignes, et qu'ils furent la récompense divine de notre travail, de nos prières, de notre confiance dans la Providence. »

Il faut bien noter que la direction des Orphelins d'Auteuil n'était pas la seule tâche du Père Brottier. Il était consulté de toutes parts. On ne saurait dénombrer toutes les âmes qu'il fut appelé à éclairer, à consoler, à réconforter par la plume ou la parole [4].

Le seul chagrin qui pouvait atteindre un si grand cœur était celui qu'il éprouvait quand il lui fallait dire « non » à une demande de secours. Cela lui arrachait le cœur. Il tirait des plans, il rêvait de nouveaux développements de son œuvre, lorsque la mort vint le prendre, en sa soixantième année.

Dans les vingt-cinq ans qui viennent de passer depuis sa mort, les grâces obtenues par son intercession se sont tellement multipliées que les plus grands espoirs sont permis, à la suite de l'introduction de sa cause en cour de Rome. Cette perspective ne réjouit pas seulement ses frères en religion — les Pères du Saint-Esprit — mais, dit l'*Osservatore*,

« tous les cœurs des catholiques de France, qui seront heureux et fiers de voir cette belle figure d'un prêtre de chez eux prendre rang là-haut, aux côtés de la « Petite Thérèse » qu'il a tant aimée, parmi les protecteurs célestes de leur pays » [5].

IX

Encore un homme primitif ?

Dans son exposé des nouvelles scientifiques les plus notables du mois, la revue *Scientific American* d'avril 1961, intitule une section : « *Homme primitif* ». Et il y est dit ceci :

« des restes fossiles d'une nouvelle espèce humaine, la plus ancienne découverte jusqu'ici, ont été trouvés dans la Gorge d'Olduvaï, au Tanganyka. Des fragments de squelettes de deux individus, un enfant et un adulte, furent extraits des fouilles par L. S. B. Leakey, le même

[4] Il avait fondé et il soutenait de ses deniers un bon nombre de publications : *Missions, France illustrée, L'Ami des Jeunes, Le Souvenir africain*, et surtout le *Courrier des Orphelins Apprentis d'Auteuil*, dont le tirage passa, sous son impulsion, de 12.000 à 150.000 exemplaires.

[5] La vie du P. Brottier a été écrite par Christine Garnier, sous le titre : *Ce père avait deux âmes*, Paris, Fayard, 1956.

qui a découvert déjà le *Zinj-anthropus* — le « casse-noisettes », qui est un « homme-singe » de la même région ?

Les fragments n'ont pas encore été datés. Leakey est convaincu qu'ils sont considérablement plus anciens que 500.000 ans. Avec les restes découverts, se trouvait un instrument en os, qui devait probablement servir à travailler le cuir. Leakey pense que cet instrument était utilisé par l'homme découvert et non par le Zinj-anthropus.

La nouvelle espèce n'a pas encore reçu de nom. Elle est plus ancienne que le Zinj-anthropus, et cependant plus hominisée. Les restes les plus complets sont ceux de l'enfant, qui pouvait avoir onze ans d'âge. Ils consistent dans le crâne, une partie de la mâchoire et de la clavicule, des fragments des mains et des pieds. Le crâne manque de la crête simienne qu'on trouve dans le Zinj-anthropus. Cela suggère, note Leakey, que « nous nous trouvons en face d'un hominidé avec une capacité cérébrale plus grande et en quelque sorte plus spécialisée que le Zinj-anthropus ». Mais cet enfant avait des canines ressemblant à celles du Proconsul, ce singe de l'Est-africain qui vivait il y a 30 millions d'années. Les proportions de la clavicule montrent que l'hominidé ainsi découvert avait une poitrine plus forte que l'homme moderne. On n'a pu déterminer ni la taille ni le sexe de l'enfant, qui semble avoir été tué d'un coup sur la tête. Les restes de l'adulte sont beaucoup plus réduits et ne consistent qu'en des os de la main, une clavicule et quelques dents.

Voilà donc tout ce qu'on sait pour le moment. Il faut s'attendre à un nouveau chapitre de l'histoire déjà très chargée des Australopithèques, dont nul ne peut dire s'ils ont ou non franchi le « seuil » humain.

Pour éclairer la question, nous ne pouvons mieux faire que d'ouvrir le dernier et substantiel numéro des *Cahiers d'Etudes biologiques,* consacré aux *Origines de l'Homme.*

X

Mentalité religieuse et Préhistoire

Les *Cahiers,* dont nous parlons et dont nous allons citer le numéro 6-7 sont préparés par le *Laboratoire de Biologie générale des Facultés catholiques de Lyon* [6]. Le numéro en question est très riche. Il contient une étude d'ensemble de l'état actuel de la Paléontologie, par René Mouterde, — un exposé des origines de l'hominisation, par René Piveteau, — un article sur les conséquences de la « station debout » par M. Delattre, — des études sur l'art primitif (Alimen) ; l'intelligence et le cerveau humain (Chauchard) ; les sommets du psychisme animal (J. Lecomte) ; le langage humain (Niel, Mlle de Maistre, Russo) ; l'homme comme parole et Dieu comme révélation, par le R. P. Martelet, S. J., du scolasticat de Fourvière.

De ces diverses études nous ne retiendrons ici que celle du R. P. Bergounioux, O.F.M., directeur du laboratoire de géologie de l'Institut catholique de Toulouse, sous le titre « *Mentalité religieuse et préhistoire* ». L'auteur nous avertit avant tout qu'il ne fait que résumer ce qu'il a déjà dit dans son récent ouvrage *La Préhistoire et ses Problèmes* (Fayard, 1958) et dans *La Religion des préhistoriques et des primitifs* (Fayard, 1958).

C'est par d'obscurs cheminements que l'évolution animale s'est dirigée vers l'apparition de l'homme. On remonte au moins à dix millions d'années avec l'*Oréopithèque.* Beaucoup plus près de nous, les *Australopithèques* et les *Gigantopithèques* furent vraisemblablement les contemporains des plus vieux hommes ou *Archanthropes,* tant en Afrique du sud qu'en Chine. C'est donc à leur niveau stratigraphique que se situe le phénomène unique de l'*hominisation.* Ce phénomène consiste essentiellement dans la « transformation d'un psychisme simple en un psychisme réfléchi » (Teilhard de Chardin).

Physiquement, le premier homme ne devait pas différer beaucoup des grands Anthropomorphes qui l'entouraient. Le P. Bergounioux reste toutefois résolument opposé à l'admission des Australopithèques dans le genre humain. Sans doute, ils étaient bipèdes, se servaient de leurs mains pour prendre leur nourriture, mais leur cerveau ne dépassait pas 750 cm^3, alors que celui des Archanthropes atteint 850 cm^3. Ils n'avaient donc pas sans doute été l'objet de l'ultime mutation « hominisante ».

Que fut cette mutation ? Il nous est impossible de l'imaginer. La « mentalité » de l'homme primitif fut ce qu'elle pouvait être pour assurer sa survie, en dehors de toute expérience antérieure en luttant contre le froid, la faim, les animaux, ses ennemis, etc. Ici, le P. Bergounioux fait une observation très juste :

> « Il suffit d'avoir évoqué ces efforts conscients pour saisir l'inanité de termes tels que *faber* et *sapiens,* qui encombrent encore notre vocabulaire scientifique. »

Pour lui comme pour tout homme qui raisonne

> « Aujourd'hui comme hier, l'homme n'est *faber* que parce qu'il est *sapiens.* »

En face des phénomènes cosmiques, la première impression de l'homme primitif ne pouvait être que celle d'une « hiérophanie ». Tout lui paraît mystère, étonnant, « sacré ». Dès que l'homme paraît, le « sens du sacré » se fait jour. Le fait prodigieux de la mort plus que tous les autres sans doute dut frapper le primitif. La preuve en est dans les rites funéraires que nous rencontrons, parfois sous des formes « dont la sauvagerie nous étonne », chez les plus anciens hommes. Ces rites funéraires sont, à vrai dire, la meilleure révélation du psychisme « humain ».

Cela dit, passons en revue les diverses étapes proposées pour l'ascension humaine.

Au point de départ, on trouve les *Archanthropes.* Le P. Bergounioux les fait remonter à un million d'années. Mais nous ne connaissons l'homme avec quelque détail qu'au stade des *Paléanthropes,* il y a moins de 100.000 ans, et nous ne le trouvons tout à fait semblable à nous (*Néanthropes*), que depuis environ 30.000 ans. Il aurait donc fallu environ 900.000 ans pour la mise en place de l'hu-

[6] Vol. in-8, Paris, Lethielleux.

manité actuelle. Il est probable que durant des centaines de milliers d'années, l'homme a été errant, faisant très peu de progrès culturels. Et il nous est très difficile de saisir, dans le peu que nous avons des fossiles de cette période tout à fait primitive de l'humanité, les indices de ce sentiment du « sacré » qui seraient la preuve du psychisme humain.

Nous ne trouvons pour la première fois l'homme dans un domicile stable que dans la caverne de Chou-Kou-Tien, à une cinquantaine de kilomètres à l'ouest de Pékin. Et c'est le *Sinanthrope.* Il est admis maintenant que c'est la forme asiatique du *Pithécanthrope* de Java. Le volume du cerveau peut atteindre 1.200 cm^3. L'individu sait faire du feu, ce qu'on n'a jamais démontré d'un Australopithèque. Il possède un outillage déjà perfectionné. Mais ce qui est significatif, c'est que, dans quelques-uns des quarante crânes qui nous restent des Sinanthropes, la partie postérieure a été fracassée pour agrandir le trou occipital. Pour le P. Bergounioux, c'est cela qui serait l'indice le plus ancien du sentiment religieux. Il rapproche le fait des usages existant chez les Bounguyis, de la côte méridionale des Célèbes, avant leur conversion, au XVIIIe siècle, à l'Islam. Chez eux la sépulture se faisait en deux temps : 1° le corps du défunt isolé et à l'abri des bêtes ; 2° une fois la putréfaction avancée, la tête aisément séparée du corps, lavée, nettoyée, devenant la protection de la famille. Le crâne était vidé de son contenu, lequel était dévoré par les membres de la famille, puis parfois séparé de sa mandibule qui était portée au cou comme une amulette.

Il est permis de voir dans ces rites singuliers le désir de conserver le souvenir du mort, de s'assimiler son intelligence et sa force, de se mettre sous sa protection et de le considérer comme le maître de la tribu. En tout cela éclaterait l'éveil de la conscience religieuse, ce qui, de toute évidence, dépasse de loin tout le psychisme animal.

Avec le stade des *Paléanthropes,* que nous ne connaissons bien que dans des milieux remontant à 100.000 ans seulement, les rites funéraires se compliquent et s'enrichissent. Le professeur Blanc, de Rome, a découvert au mont Circé, dans la grotte Guttari, un crâne privé de sa mandibule et dont le trou occipital avait été élargi, sans doute pour en extraire le cerveau. Au mont Carmel, miss Garrod a trouvé des cadavres intentionnellement inhumés. Avec les Hommes de Néanderthal, les exemples les plus frappants d'ensevelissement se multiplient (à la Chapelle-aux-Saints, en Corrèze, — à la Ferrassie, en Dordogne, etc). Mais ce n'est plus seulement dans l'ensevelissement que le sens religieux se manifeste. Il y a aussi des « offrandes » évidemment sacrificielles, des hommages rendus à l'esprit d'un lieu, etc.

« Nous ne pouvons évidemment pas reconstituer les rites observés, encore moins saisir le développement religieux de ces âmes frustes. Mais nous pouvons assurer sans crainte qu'il s'agit là de manifestations cultuelles indiquant la réaction de l'homme devant le mystère. »

Si nous en venons enfin aux *Néanthropes,* nos ancêtres directs, remontant à environ 30.000 ans, les indices du sentiment religieux deviennent de plus en plus nombreux et évidents. Il y a d'abord, cela va de soi, les sépultures. Elles deviennent parfois grandioses. Les monuments mégalithiques ont souvent servi de caveaux de famille. Mais l'art lui-même, qui se manifeste de façon si merveilleuse dans les cavernes, est le signe d'un désir de faire bonne chasse en invoquant la divinité. Les lieux « sacrés » se trouvent partout. Le monument de Stonehengue, près de Salisbury, en Angleterre, en est un précieux exemple. Le culte de la « grande Déesse », mère féconde et protectrice des hommes, apparaît environ 6.000 ans avant notre ère. Les arbres, les sources sont également divinisés. Souvent, au Néolithique, se produisent des « sacrifices humains ». Dans les tombes d'Ur, la future patrie d'Abraham, au Dynastique archaïque, des dizaines de squelettes entouraient celui du roi défunt.

Tels furent les débuts du sentiment religieux, qui devait, avec le Christ, atteindre une telle pureté et une telle hauteur. On peut affirmer, sans crainte d'erreur, que ce sentiment a été la force principale qui a soutenu l'homme dans sa très longue marche vers la lumière.

XI

La première traversée vers les Indes

Cette grandiose expédition que Camoëns a chantée dans ses *Lusiades* nous est racontée avec beaucoup de vie par Pierre Varillon, dans *La Revue des Deux Mondes* du 1er avril 1961, sous le titre qu'on vient de lire en tête de la présente section.

Le projet remontait bien loin. Depuis 1415, sous l'influence de l'Infant Henri le Navigateur, le Portugal cherchait à contourner le continent africain, pour trouver la route maritime des Indes. D'année en année, les Portugais reconnurent les côtes occidentales de l'Afrique. Mais ce ne fut qu'en 1487 que Barthélemy Diaz contourna le plus méridional des caps, qu'il appela le Cap des Tempêtes, nom changé par le roi Joao en Cap de Bonne-Espérance. Mais il restait le principal à faire. En 1492, Christophe Colomb avait découvert le Nouveau - Monde, en cherchant, lui aussi, la route des « épices ». Le Portugal se piqua d'honneur, et Vasco de Gama vint répondre aux ambitions de son peuple.

Il était né en 1469, à Sinès, petit port situé au nord de Sagrès. Il était fils d'un bon gentilhomme qui eut le malheur de s'attirer la disgrâce royale et mourut dans la misère. Vasco — c'était son prénom — fut élevé par sa mère avec un frère aîné. On ne sait rien de sa jeunesse, sinon qu'il avait étudié les mathématiques et la cosmographie pour devenir capitaine de navire. Il se distingua de bonne heure par des coups d'audace. Le roi Joao II l'attacha à sa maison et, en mourant, le légua à son successeur « dom Manoel ». Il n'était question dans le pays que de la grande expédition vers l'Inde, mais le projet déchaînait des rivalités passionnées entre les marins. Le roi hésitait. Mais un jour il se décida à désigner son élu. C'était Vasco de Gama, alors âgé de 28 ans. Il recevait le titre de *Capitao-Mor* ou Capitaine-Major. Sans nul retard, en homme de tête, il organise ses navires, y entasse les vivres, les pièces de rechange,

les drogues de pharmacie. Il a en tout quatre caravelles armées par la maison florentine des Sernigi, dont une branche résidait à Lisbonne. Tout est paré humainement parlant, mais il restait à implorer la miséricorde divine.

« De grandes cérémonies religieuses eurent lieu, tant dans la chapelle de Bélem, construite par l'Infant dom Enrique, que dans la cathédrale de Lisbonne, où Vasco, qui venait d'être fait chevalier de l'Ordre du Christ, renouvela son serment de fidélité à son Dieu et à son Roi. La plus émouvante fut celle de Bélem où, au cours de la veillée de prières qui précéda le matin du départ, capitaines et marins « appareillèrent leurs âmes pour la mort » et reçurent cette absolution générale que l'Infant avait obtenue jadis par Bulle pontificale, pour tous ceux qui s'en iraient courir aux périls de la mer. Lorsqu'ils sortirent de la chapelle, tête nue, cierge en main, un peuple immense les attendait, groupé autour du Roi et de la Reine et les accompagna jusqu'aux embarcations qui allaient les conduire à leurs bords. Les pavillons claquaient joyeusement dans la brise matinale. Des cris, des pleurs et des prières, telle était la dernière image qu'ils emportaient de l'espérance et de l'amour de tout un peuple. »

Ces lignes méritaient d'être citées in-extenso. Ces hommes qui partaient alors pour l'inconnu n'étaient pas moins braves que ceux qui se préparent de nos jours, à aller dans la Lune. Mais l'ambiance, de nos jours, sera-t-elle aussi religieuse? Le départ de Bélem, à l'embouchure du Tage, eut lieu le 25 mars 1497. Diaz accompagna la flotille jusqu'au Cap-Vert. Vasco de Gama est sur le *San Gabriel.* Il est plein de confiance et de résolution. Il est grand, fort, vigoureux, le front et le regard volontaires sous la couronne de cheveux noirs bouclés.

Le voyage débute mal avec gros temps. Le 18 août, un coup de vent furieux brise la grande vergue du Capitao-Mor. Il faut mettre en panne pendant trois jours, pour procéder à une difficile réparation et reviser le navire bien éprouvé. Puis, les grains, les calmes se succèdent. Les équipages sont haletants. On reste alors 96 jours sans voir aucune terre. En septembre seulement, trouvant des vents favorables, Vasco fait prendre la route du sud-est. Chaque nuit, on aperçoit de nouvelles étoiles, et on perd de vue les anciennes. Gama montre aux siens une sérénité et une assurance qui relèvent les courages. Il aime à parler à ses marins. Quand le temps le permet, il passe sur les caravelles qui le suivent, le *Barrio,* le *San Rafael* auxquelles s'ajoute un navire de charge. Enfin, le 4 novembre 1497, à 9 h. du matin, la vigie pousse le cri tant attendu : Terre ! Terre !

Déchaînement de joie sur tous les bords. Le 7, on aperçoit une vaste baie, et après examen, on décide de s'y arrêter. Le Capitao-Mor lui donne le nom de Sainte-Hélène (à ne pas confondre avec l'île de ce nom). Là, descendu à terre, Vasco fait le point. Ses calculs lui permettent de conclure qu'il n'est plus qu'à trente lieues au nord du cap découvert par Diaz.

Le jeudi 16 novembre, les quatre navires repartent. Deux jours plus tard, ils sont en vue du cap, par l'ouest. Restait à le doubler. Chose difficile, courants, contre-courants, vents soufflant en tempête. L'épouvante règne sur les navires. Mais Vasco est là. Il soutient les courages. Il rappelle à tous la foi en Dieu. Ses hommes sont épuisés de fatigue, de peur, de faim même, car on ne peut faire aucune cuisine. Il en est qui crient pour qu'on revienne au Portugal. Sur les autres bateaux, les clameurs étaient plus fortes que sur le *San Gabriel,* mais les capitaines, obstinés, répliquaient qu'ils obéiraient à tout ce que Vasco commanderait. Celui-ci employait tour à tour la douceur, la force, la colère même. La situation était terrible. Les coques semblaient vouloir céder, le travail des pompes était exténuant. Le désespoir régnait dans les âmes, qui exhalaient vers le ciel des plaintes pitoyables.

Quand, à l'estime, Vasco jugea qu'il devait avoir franchi le cap, il vira vers le nord, en jurant qu'il reviendrait en haute mer, si le cap n'était pas tourné. Soudain, les flots se calment, les ténèbres se dissipent. La joie revient dans les cœurs. On retrouve la terre, mais cette fois à bâbord. Donc le cap est doublé. C'était le 22 novembre 1497.

Enfin, le 25 novembre, vers midi, on trouve un bon mouillage. Le soir même, le *San Gabriel, San Rafael, Barrio* et le navire de charge, sont ancrés dans une eau calme, limpide, où fourmillent les poissons, au point qu'on les pêche au trident, et que les hommes avides de nourriture fraîche en mangent jusqu'à en être incommodés ! Comme à la baie de Sainte-Hélène, on trouve là des indigènes pacifiques, et que les menus cadeaux enchantent, car ils donnent en échange des bœufs et des moutons, dont ils avaient de grands troupeaux.

Là, on décide de démolir le navire de charge, trop mal en point pour achever la route. On le décharge de tout ce qu'il reste de provisions, que l'on entasse dans les trois caravelles. Le 8 décembre 1497, on reprend la mer. On allait arriver dans des mers inconnues, car Diaz était venu jusque-là, mais n'était pas allé plus loin. Vasco comptait sur la protection divine, car il songeait qu'il portait la Croix à des peuples idolâtres, mais sa foi n'était pas aveugle et le marin parlait en lui. Il s'attacha à dresser une carte aussi complète que possible de la côte qu'il suivait. Les marins trouvaient le temps long. Puis brusquement survint la catastrophe. Le vent avait obligé Vasco à prendre le large. Il fut alors assailli par la plus furieuse tempête. Des trois navires ne montent plus que cris et malédictions. Les équipages sont affolés au dernier point. Vasco joue alors le tout pour le tout. Il se retire dans sa cabine, puis il en ressort vêtu de son pourpoint de velours noir, éclairé par la seule croix d'or de l'Ordre du Christ, et son visage est d'une pâleur que souligne encore tout ce noir. Il est à la fois effrayant et sublime. D'une voix tonnante, qui domine le fracas de la tempête, il crie aux siens :

« Vous qui implorez la miséricorde divine, êtes prêts à trahir le serment que vous avez fait au départ à notre Dieu et à notre Roi. Croyez-vous que ce soit le moyen d'obtenir merci ? Ce serment, qui est aussi le mien, je ne m'en estime pas relevé. Sachez donc que, nos navires fussent-ils déjà remplis d'or, je ne donnerai pas le signal du retour aussi longtemps que nous n'aurons pas touché à ces terres de l'Inde où nous devons porter la croix du Christ et le renom du Portugal ! »

Mais à cela il sent qu'il faut ajouter un geste. Il appelle dans sa cabine, le pilote, le maître d'équipage et trois des meilleurs matelots. Il les fait mettre aux fers par ses domestiques, après s'être fait remettre par les deux premiers les instruments de navigation, boussoles et astrolabes. Puis il revient avec eux sur le pont, et reprend son discours :

« Pour bien vous persuader que je ne reviendrai pas sur mes paroles, je vais donner l'ordre d'enfermer les seuls qui soient capables avec moi de reprendre la route du retour. Même si vous décidiez de me tuer, votre crime serait inutile, car ils n'auraient plus rien pour vous conduire. »

Sur quoi, saisissant les instruments dont tous connaissaient l'usage, il les jette par dessus bord :

« Ainsi donc, conclut-il, nous n'avons plus de recours qu'en la bonté divine, et dans la soumission à Notre-Seigneur qui, si nous l'en prions, nous conduira au port. »

« ...il est permis de penser, note ici M. Varillon, que dans les coffres de sa cabine, Vasco avait ses instruments personnels. »

Mais l'effet cherché était obtenu. L'énergie du chef avait sauvé l'expédition. Le beau temps revint. Le jour de Noël, on rejoint une côte qu'on appelle justement *Natal*, puis par Delagoa et Mozambique, on atteint Mombaza. A Melinde, l'accueil est excellent. Sous la conduite d'un habile pilote du lieu, on attaque, le 24 avril 1498, la traversée de l'Océan indien, en direction de l'Inde. Le 18 mai enfin, la côte apparaît : « Les Indes ! Les Indes ! » crient les hommes en pleurant de joie. Tout est oublié. Gama, debout sur le château-arrière, jouit calmement de sa victoire. Il vient de vivre quatorze mois à jamais mémorables. De son âme « jaillissait le plus fervent *Magnificat* ». Enfin, les trois navires abordent à Calicut, au royaume du rajah Samorin.

Très vite, Vasco se rend compte que tout danger n'est pas écarté. Calicut est un port très actif. Ce sont les Maures qui y font un commerce intense. Eux aussi ont compris. Que viennent faire ici ces concurrents ? La résolution est bientôt prise de les faire disparaître. Heureusement, parmi eux se trouve un renégat. Cet homme, d'origine espagnole, est si ému d'entendre sa langue natale, après quarante ans, qu'il vient trouver Gama et lui révèle les plans de ses ennemis. Vasco de Gama va donc, à force de sang-froid, d'énergie et de patience, esquiver tous les pièges. Il fait charger sur ses navires du poivre, des épices, puis il dit adieu au renégat en lui donnant cette mission :

« Dis à Samorin de ma part que je ferai part à mon maître de ses regrets et de ses excuses, et préviens les Maures qui ont tout fait pour me perdre que, lorsque je reviendrai, je les exterminerai jusqu'au dernier ! »

Le 5 octobre 1498, l'expédition prenait la route du retour. La traversée de l'Océan indien fut très mauvaise. On repassa par Melinde. On ne put doubler le cap de Bonne-Espérance que le 20 mai 1499. Les souffrances furent de nouveau épouvantables. Vasco de Gama eut la douleur de perdre en route son propre frère Paul de Gama, qu'il aimait tendrement et qui mourut à Terceira, aux Açores. Enfin, l'arrivée triomphale à Lisbonne se fit en septembre 1499. Le voyage aller et retour avait duré trente mois ! Le roi Manoel couvrit d'honneurs et d'or le vainqueur de cette expédition. Vasco de Gama fut nommé amiral des Indes. Il commanda une nouvelle expédition en 1502, au cours de laquelle il châtia impitoyablement les ennemis du Portugal. Il jeta aux Indes les bases d'une occupation portugaise. Après cette seconde expédition, il resta en dehors de toutes les entreprises coloniales, jusqu'au jour où le roi Jean III, voyant les établissements portugais compromis par la mort d'Albuquerque, fit appel de nouveau à son prestige. Il partit donc, avec le titre de vice-roi des Indes, en 1524, à la tête d'une flotte puissante, mais ce fut pour venir mourir à Cochin, dans la nuit de Noël de la même année. On l'inhuma sur place, mais au bout de 15 ans, son corps fut ramené au Portugal, pour reposer au couvent de Bélem, « entouré du même respect et de pieuse mémoire de cette patrie portugaise qu'il avait si bien servie ».

L. CRISTIANI.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus bibliographiques

Studia in honorem Francisci Roberti, J.-B. Montini, H.-J. Cicognani, S.R.E. cardinalium. N° spécial d' « APOLLINARIS », t. XXXII, fasc. I-II, 302 p. (18 × 25), Rome, 1959.

On peut difficilement présenter un tel ouvrage. Il s'agit d'un recueil d'une quinzaine d'articles des meilleurs canonistes, composé en l'honneur de trois cardinaux élevés par Jean XXIII à la pourpre, et qui furent professeurs à l'Institut *utriusque iuris* ; le cardinal Roberti fut même le fondateur de la présente revue *Apollinaris*, en 1928.

Les richesses incluses dans ce volume sont d'ordre très différent : de l'*autorité de la codification orientale* par rapport à l'interprétation de notre Code de droit canonique, par Mgr Ch. LEFEBVRE, à l'*investigation psychologique dans les causes ecclésiastiques*, par Mgr FELICI, *à la véritable nature de la peine*, par le P. MICHIELS, ou à l'étude du *for interne et du for externe dans la pénitence* des premiers siècles, par J. d'ERCOLE, en passant par un article de P. PAVAN sur « Economie et droit », qui soulève les problèmes d'un monde économique régi par un régime parlementaire, ou encore, par la question des *honoraires des messes de binage*, à laquelle G. Oesterlé apporte une solution fondée sur une exégèse minutieuse et solide précédée d'un excursus historique. Chacun de ces articles s'appuie sur une documentation étendue et précise. Le premier nous apprend même, dans une leçon magistrale du P. Lio, à lire un article de la *Somme théologique* auquel on se réfère souvent sans l'approfondir davantage : *Utrum ius sit obiectum iustitiæ* (I^a-II^{ae}, q. 57, a. 1).

Trop souvent l'étude du droit canonique est délaissée parce que sa lecture apparaît froide, rigide et sèche. Le présent recueil nous donne une clé permettant une lecture enrichissante de quelques passages du Code, grâce à des commentaires compétents, pleins d'intérêt et de vie.

Leo PELLAND, C.R. — **Introduction aux sciences juridiques.** — In-8 de 604 p. (relié). — Montréal, Les éditions Bellarmin, 1960.

Sous couleur d'introduction au droit, c'est une véritable somme qui est ici offerte, s'appuyant sur une documentation puisée aux sources du droit civil, et faisant appel aux documents pontificaux et aux grands théologiens. L'auteur aborde, en effet, les questions juridiques sous des angles très divers : philosophiques, théologiques ou sociaux. Avocat au barreau de Québec et ancien professeur de l'université Laval, il offre aux professeurs et élèves des universités canadiennes un livre bien à la page, où l'exposé se doublerait d'une réfutation des erreurs courantes en ce domaine.

Le traité de la justice, de S. Thomas est largement mis à contribution dans l'étude de la loi en général et des différentes lois, du droit et de la justice. De même l'étude sur le droit public et l'Eglise donne une doctrine solidement fondée sur les documents pontificaux des derniers Papes. Ensuite, c'est une bonne réfutation des faux concepts de la réalité Etat ; une mise au point du nationalisme et du principe des nationalités, des aperçus sur l'Etat absolu et l'Etat totalitaire : en tout cela, on a la sûre doctrine de l'Eglise sur le gouvernement et ses différentes formes, la société et les doctrines politiques. Puis viennent le droit professionnel et la législation sociale (on aurait souhaité voir davantage exploitée et soulignée la distinction signalée par l'auteur p. 542 et souvent rappelée par Pie XII, entre salaire familial et assistance de la part de l'Etat) ; le droit pénal, le droit international enfin.

Destiné à un public surtout canadien, cet ouvrage constitue, pour un chrétien, une excellente ouverture aux sciences juridiques.

L. BENDER, O. P. — **Forma iuridica celebrationis matrimonii.** Commentarius in canones 1094-1099. — 326 p. (17 × 24). — Paris, Desclée, 1960.

Comme l'indique le sous-titre, cet ouvrage est le commentaire des canons 1094-1099. Et il s'agit là d'un commentaire magistral. Même si l'on ne partage pas toutes les positions de l'auteur (par exemple, sur la question de la délégation du pouvoir d'assister à un mariage, ou de la connaissance de cette délégation par le récipiendaire), on ne peut nier que toutes ces positions ne soient toujours fondées. Sur un plan plus général, cet ouvrage introduit à une lecture du code, intelligente et minutieuse, ne laissant dans l'ombre aucun des problèmes soulevés par une expression, voire un mot employé dans la rédaction de ces six canons.

Après une brève présentation des problèmes et une intéressante histoire du droit de la forme canonique du mariage et en particulier de la rédaction du décret *Tametsi*, on lira avec attention le chapitre consacré à la nature du pouvoir d'assister au mariage et de déléguer ; on a à ce sujet des rapprochements très instructifs avec les canons 199, 203, 209, traitant du pouvoir de juridiction. Sont alors successivement examinées les questions ayant trait à : la forme ordinaire et extraordinaire, les personnes soumises à la forme du mariage, la convalidation, la forme prescrite par le pouvoir civil, le droit d'assister à un mariage déterminé.

Déjà connu par ses ouvrages récents sur : le pouvoir ordinaire et délégué, les curés et les vicaires paroissiaux, etc., l'auteur donne ici une nouvelle preuve de sa science du droit canonique, et une excellente méthode pour une lecture profitable du Code.

Dr P. LE MOAL. — **Pour une authentique éducation sexuelle.** — 196 p. (12 × 19), 6,50 NF. — Lyon, Vitte, 1960.

C'est avec beaucoup de franchise et beaucoup de respect que le Dr Le Moal aborde ce problème si délicat. Le problème est posé en un meilleur éclairage par la distinction de quelques notions-clés concernant la sexualité, la génitalité, l'affectivité inconsciente, le devenir de l'instinct sexuel. Psychiatre et éducateur, l'auteur peut illustrer les notions théoriques par de nombreux exemples puisés dans une expérience d'une quinzaine d'années au service des jeunes et des adultes. Mais la franchise n'exclut pas le respect, bien au contraire. Une véritable éducation sexuelle, si elle comporte lucidité et compréhension, n'est jamais synonyme de laisser-aller ; elle est, au contraire, invitation à la maîtrise et conquête de soi-même.

L'ouvrage a gardé le ton vif et direct d'entretiens familiers, car l'auteur, directeur technique du centre d'observation de Chevilly-Larue, présente son sujet aux auditoires les plus divers ; il répond aux questions que se posent parents et éducateurs.

Dr A. LIPS. — **Une seule chair.** — 148 p. (13×18), 6 NF. — Mulhouse, Salvator, 1960.

« On n'a pas le droit d'exiger la solution d'un problème qui n'a pas été bien posé. On ne peut plus improviser une solution dans un domaine qui suppose une vraie éducation », écrivait Mgr Suenens dans *Amour et maîtrise de soi.*

Le livre du Dr Lips répond à ces deux exigences. La partie physiologique est plus développée que dans la plupart des ouvrages similaires. C'est un médecin qui parle, mais un médecin bien informé de la morale chrétienne, exposée nettement et clairement à cette occasion.

Le but de l'ouvrage était de « dire l'essentiel en termes aussi simples que possibles, et sans offusquer personne » : c'est fait. Il éclairera les jeunes, soucieux de mener une vie claire et heureuse dans le respect de la loi divine bien comprise et joyeusement acceptée.

Dr J. R. GEORG. — **La pratique de la continence périodique.** — 232 p. (14 × 19), 8 NF. — Mulhouse, Salvator, 1960.

Le Dr Knaus a atteint une célébrité mondiale par sa découverte des lois biologiques relatives à la conception. Le Dr Georg s'est fait le propagateur de la méthode Knaus. Mais, loin de favoriser le néo-malthusianisme, son attitude est parfaitement conforme à la morale. Il donne un exposé précis « technique » de la structure et des fonctions de l'organisme féminin, la condition indispensable pour l'application de la méthode.

La découverte des jours féconds et inféconds a enrichi la science médicale. En même temps elle apporte un élément de solution à la question qui préoccupe les époux chrétiens. Grâce à la méthode exposée avec clarté, ils pourront choisir le nombre des enfants qu'ils peuvent élever dignement. Tout en condamnant à juste titre l' « égoïsme à deux », le Dr Georg, préoccupé des difficultés de nombreux foyers, les oriente vers une solution constamment fidèle à l'enseignement de l'Eglise.

Dr Schim VAN DER LOEFF. — **Pour toi qui te maries.** — 112 p. (14 × 19), 4,80 NF. — Mulhouse, Salvator, 1960.

La responsabilité des parents exige que les enfants reçoivent les principes solides qui feront d'eux de pré-

cieux membres de l'Eglise. Il faut qu'ils connaissent et sachent admirer la merveilleuse harmonie que le Créateur a mise dans la vie, et le désordre que la créature y a introduit.

Faite avec art, l'initiation sexuelle permettra de surmonter les crises de la jeunesse. Le présent livre dit avec franchise et avec mesure ce que les jeunes gens et époux doivent savoir sur la constitution du corps, le sens profond de l'amour et les dangers qui menacent l'équilibre de la vie sexuelle. Exposé aussi clair que délicat.

Simone PATRIS. — **Jeunes filles au carrefour.** — 5e édition, 224 p. (14 x 19). — Paris, Casterman, 1960.

Quelle carrière choisir ?

La jeune étudiante aura soin de s'orienter intelligemment. Il faut connaître avec assez de précision plusieurs itinéraires, calculer ses moyens, estimer les obstacles, prévoir les étapes possibles et fixer le but final.

Simone Patris, avec une saine vue des choses, présente à l'adolescente les différentes voies où elle peut s'engager : nombreux sont les chemins qui mènent à Dieu.

Lire ce livre avant la fin des études secondaires, c'est prendre connaissance d'une documentation précise, réduite à l'essentiel, sur les divers modes de vie et les professions féminines ; c'est trouver les bases d'un choix intelligent, chrétien ; c'est comprendre et apprécier l'orientation différente d'autrui.

Paul BOURGY. O. P. — **Théologie et spiritualité de l'Incarnation.** — Collection « Etudes religieuses ». — In-8 de 116 p., 5,40 NF. — Paris, Office général du Livre.

Dans la première partie, « théologie de l'Incarnation », l'auteur résume clairement les données essentielles relatives à l'Incarnation dans l'Ecriture Sainte, les conciles et saint Thomas. Puis, avant de passer à la « spiritualité » de ce mystère, il consacre une partie intermédiaire aux « prolongements » de l'Incarnation : Dieu ne se communique pas seulement aux hommes par l'humanité de Jésus, mais, au préalable, dans la médiation de la Parole, puis, dans la suite, au moyen de l'Eglise, des sacrements et de l'apostolat.

La troisième partie dégage les conséquences spirituelles de cette doctrine : le chrétien doit aller au Père par Jésus-Christ ; il doit, en Jésus-Christ, transformer le monde en vue de la Parousie, et, par son apostolat, favoriser le travail de la grâce dans les âmes.

Cette synthèse ne se présente pas comme un essai original. Elle se contente de mettre à la portée du grand public les éléments doctrinaux, traditionnels ou renouvelés, concernant l'Incarnation. Il est à souhaiter que beaucoup de fidèles s'en inspirent dans leur piété et leur activité.

R. P. Aldo ALUFFI, S.J. — **Esercitazioni dello spirito. Meditazioni.** — (16,5x11,5), 196 p., 450 lire. — Ed. Ancora, Milan.

Ce livre s'adresse aux prêtres, religieux et membres des Instituts séculiers, qui ont l'obligation de se livrer chaque jour à l'oraison mentale et qui, au cours de cet exercice de piété, rencontrent certaines difficultés, en particulier celle d'appliquer leur esprit pendant le temps voulu sur un même sujet. Pour les aider à les vaincre, l'auteur, s'inspirant de sa propre expérience, a rédigé ici sous une forme schématique huit séries de quatre thèmes de méditation, chacun se composant de réflexions empruntées aux idées fondamentales des Exercices de S. Ignace et surtout d'un questionnaire destiné à faciliter l'application personnelle des vérités considérées. En l'utilisant sans hâte, avec sincérité et sérénité. sous le regard de Dieu, on y trouvera un secours efficace pour repousser une tentation assez fréquente et dont sainte Thérèse d'Avila, qui l'avait éprouvée ellemême, parle en ces termes : « Très souvent, pendant plusieurs années, j'étais beaucoup plus préoccupée du désir de voir s'achever l'heure d'oraison et d'entendre le coup de l'horloge, que d'autres pensées vraiment utiles » (*Vie* par elle-même, ch. VIII)

Clément TILMANN. — **Le Cep et les sarments.** — In-8 de 216 p. — Paris, Alsatia, 1960.

Le sous-titre de ce petit volume en indique le contenu : ce sont des « entretiens spirituels » destinés à favoriser le progrès des jeunes gens. L'original allemand atteint un tirage de 100.000 exemplaires. La traduction française, due au talent de Mme J. Ancelet-Hustache, en augmentera le rayonnement, et aidera de nombreux adolescents à acquérir une vie religieuse personnelle. A notre époque, en effet, ainsi que le remarque l'avant-propos, beaucoup sont insatisfaits d'exercices de piété « communautaires » trop chargés. Ils apprendront ici les éléments de la vie intérieure : une prière fondée sur le dogme, le jugement du monde à sa valeur, la pratique de sacrifices bien compris, une notion juste de la nature humaine sanctifiée, la lecture bien faite de la Bible, la méditation, la communion, la confession, etc. Tous éléments présentés clairement et concrètement, d'une manière adaptée à la jeunesse. Ces pages seront utiles aux jeunes soucieux de vie intérieure : séminaristes et autres adolescents, spécialement dans les milieux d'Action Catholique.

R. P. TRUDEL, O.F.M. — **Monseigneur Ange-Marie Hiral**, O. F. M. — Fasc. 4 : **Gardien à Montréal et Provincial.** — In-8 de 224 p., 2 dol. 25. — Montréal (Canada). Editions Franciscaines, 1960.

Le précédent fascicule du même auteur (cf. *Ami*, 1959, p. 728) a laissé le P. Hiral à Québec en 1907. De 1907 à 1909 le Père demeura en Belgique, à Menin. L'ordre chronologique eût donc exigé que le présent fascicule commençât par l'histoire de son activité à Menin. Mais comme, après son séjour en Belgique, le P. Hiral revint au Canada, d'abord comme Gardien du couvent de Montréal, puis, en 1911, comme Provincial, le P. Trudel a jugé plus logique de remettre à plus tard le récit des années de Menin, afin de ne pas interrompre le fil de l'histoire canadienne.

Ce fascicule englobe donc les années 1909 à 1915 et relate, avec la même précision, le même souci des détails et le même luxe de citations, l'activité du Père Hiral, ses difficultés, ses réactions, et spécialement les grandes qualités dont il fit preuve en tant que Supérieur. C'était « un vrai père », tant il savait se faire aimer tout en imposant son autorité.

Ici encore, ce sont surtout les lecteurs canadiens et les religieux franciscains qui s'intéresseront à ces pages, où l'auteur tient à relater non seulement l'histoire d'un homme, mais celle d'une Province religieuse.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 9 maii 1961
G. MICHEL, *vic. gen.*

Le gérant : C. GAILDRAUD

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*
4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)

DICTIONNAIRE DE THÉOLOGIE CATHOLIQUE

TABLES GÉNÉRALES

par B. LOTH et A. MICHEL

Ces tables, tant par les articles de mise à jour que par les références ordonnées qu'elles fournissent sur toute question théologique, permettent d'utiliser dans les meilleures conditions le vaste et complexe ensemble formé par le dictionnaire, qui, ainsi rénové, demeure la plus sûre valeur de la production de la science théologique et de l'édition religieuse françaises.

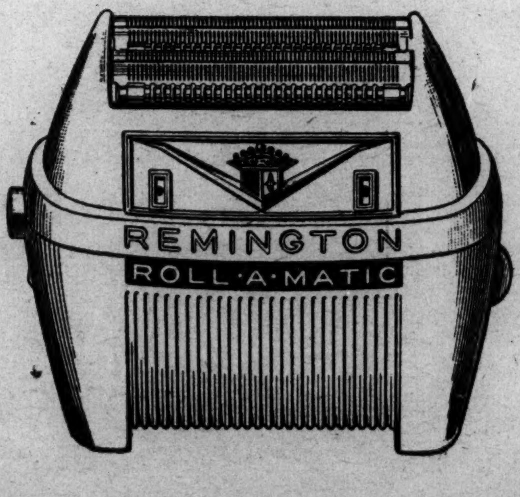
Tome I (Nos 1 à 8) et No 9 . . . . . **180** NF

(prix aux souscripteurs, 135 NF)

Les Nos 10 à 16, fin du t. II, seront facturés à mesure qu'ils paraîtront

LETOUZEY ET ANÉ, 87 Bd Raspail, Paris-6

RASOIRS ÉLECTRIQUES



Radio PYGMALION est heureux de vous annoncer la sortie du nouveau

Remington ROLL-A-MATIC

Le seul Rasoir s'adaptant instantanément aux barbes dures, aux barbes normales et aux peaux fragiles.

- **Sur simple demande : Essai gratuit de 15 jours du nouveau « ROLL-A-MATIC » sans engagement de votre part.**
- **Toutes les Marques : Sunbeam, Philips, Calor, Robot, Visseaux, Braun, Thomson, Welco, Riviera, etc...**

Crédit à partir de 20 NF. par mois

sans aucune majoration

Conditions exceptionnelles à MM. les membres du Clergé

Renseignements par courrier

19, RADIO PYGMALION Tél. : CEN. 17-33

boulevard de Sébastopol M° CHATELET

NOUVEAUTÉ

RETRAITES ET RECOLLECTIONS

pour les 10 - 14 ans

par l'Abbé Jean CHRISTIN

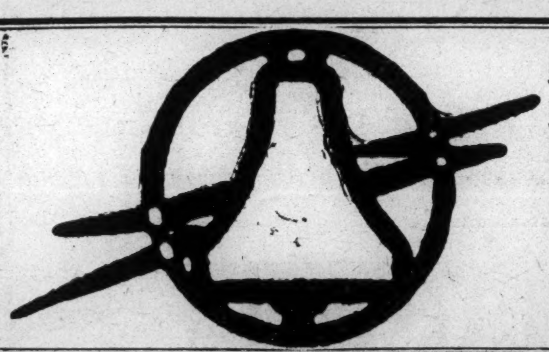
et une équipe de prêtres de paroisse

Un ensemble de plans d'instructions et de schémas d'organisation de retraite. Un guide qui rendra de grands services, notamment pour les retraites de **communion solennelle.** Dix ans d'expérience pastorale.

Chez votre libraire — A défaut aux

EDITIONS BONNE PRESSE

Boîte Postale **59-08** Paris — C. C. P. Paris **2360-76**



Sonneries Electriques de Cloches

BACH, Ingénieur Constructeur

METZ, Rue Saint-Symphorien

TOUTES LES SONNERIES

automatiques et horaires

— — Angélus — —

Volée - Tintement - Glas

L'Association

VACANCES VOYAGES

s'honore de sa très large audience dans les milieux catholiques (références sur demande)

- Elle s'occupe à la fois des **Isolés** et des **Groupes constitués.**
- Aux ISOLES, elle propose sa brochure « ETE 61 » qui contient deux cents formules de voyages ou de séjours pour les familles ou les jeunes (encadrés par des éducateurs).
- Aux RESPONSABLES DE GROUPES CONSTITUES, elle offre ses services techniques spécialisés, mis à la disposition notamment des aumôniers, curés, directions d'œuvres, désireux de se décharger de toute l'organisation purement technique de leurs sorties, voyages, pèlerinages, congrès, etc...
- Cette année, proposition de deux pèlerinages, accompagnés par des ecclésiastiques compétents : **TERRE SAINTE,** 23 jours (Liban, Syrie, Jordanie, Israël) : **1.470 NF...** et **FATIMA - AVILA,** 7 jours, en autocar : **333 NF.** Mêmes programmes avec prix spéciaux pour groupes.

Renseignements et adhésions à l'Association (Loi du 1-7-1901)

VACANCES VOYAGES

5, rue Lamartine **PARIS-9e** TRU. 02-63

Organisation technique, TOURISME ET VOYAGES, PARIS

CREDIT NATIONAL

Emission d'obligations 5 % de 200 Nouveaux Francs Amortissables en 20 ans soit par des LOTS soit au PAIR

●

LISTE DES **LOTS** ANNUELS :

— pour l'ensemble des titres émis quel qu'en soit le montant :

1 gros lot de **250.000** NF.

— pour chaque tranche de **50** millions en valeur nominale,

149 lots moyens ainsi répartis :

1 lot	de	50.000 NF.
1 lot	de	10.000 NF.
2 lots	de	5.000 NF.
5 lots	de	2.000 NF.
40 lots	de	1.000 NF.
100 lots	de	500 NF.

et 1.000 petits lots de 250 NF

soit 1.149 lots pour **420.000** NF.

●

Intérêts et Lots payés

NETS D'IMPOTS

Prix d'émission : **AU PAIR**

●

Souscriptions reçues au

CREDIT NATIONAL

45, rue St-Dominique, **Paris-7e**

chez les Comptables du Trésor et des Postes, y compris les Centres de Chèques Postaux, dans les Caisses d'Epargne, les Banques.

(B.A.L.O. du 8 mai 1961)

l'Italie, Vienne, Prague, Berlin, pour ne citer que les points extrêmes, le voient et le revoient.

Il compose avec aisance et rapidité sa musique, qui coule de source : ses œuvres pour les divers instruments de l'époque, ses opéras, ses morceaux symphoniques, etc..., en particulier ses pièces religieuses, dont dix-neuf messes, le célèbre *Requiem*, et l'immortel *Ave verum*.

Le nombre de ses chefs-d'œuvre ne doit pas faire oublier la brièveté de sa vie (1756-1791).

Paule PIEDELIEVRE. — **Interludes d'orgue pour huit psaumes de communion.** — (24,5 × 31,5), 32 p. — Paris, Editions du Cerf, 1960.

On connaît les psalmodies du P. J. Gélineau sur le psautier de la « Bible de Jérusalem ». On les exécute volontiers avec un interlude d'orgue entre chaque strophe : les chanteurs y trouvent un léger repos et en même temps une nouvelle impulsion, si l'interlude est animé ! C'est pour les psaumes ou cantiques de communion, que Mlle Paule Piédelièvre, professeur à l' « Ecole César Franck », écrit ces interludes, en tenant compte des tonalités choisies par le P. Gélineau, et du nombre de strophes. On totalise ainsi 36 versets, dont quatre avec pédale obligée ; l'ensemble est de moyenne difficulté. Recueil qui sera apprécié.

Eglise qui chante, n° 19. — **Carême**

Ce fascicule d'une trentaine de pages, en consacre quelques-unes à la fonction du *Kyrie eleison* dans la liturgie, puis d'autres à la célébration communautaire du sacrement de Pénitence, avec ou sans confession, ensuite on nous offre une Prière d'intercession pour temps de carême, des prières pénitentielles accompagnées de mélodies apparentées au plain-chant, même chaldéen. Effort intéressant.

LOURDES
PALAIS DU ROSAIRE
MAISON CATHOLIQUE
LISIEUX
Objets de piété

LIBRAIRIE
38, rue St-Sulpice
PARIS - 6e

MIGNARD

EDITEUR
Tél. Dan. 03-88
C.C.P. Paris 6249-19

Dépositaire des Editeurs Pontificaux et Imprimeurs du Saint-Siège

LITURGIE - LITTERATURE religieuse et générale - Tous les bons livres

Choix important de Missels d'Autels et de Nouveaux Bréviaires Romains ou latin - français

MODÈLES REPUTÉS DE TUNIQUES & AUBES, MARQUE C. D.
pour Communiants et Enfants de Chœur
TISSUS DE PREMIERE QUALITE A DES PRIX DE FABRIQUE

Exemple :
a) MODELE 1960 en COTON FORT, blanc, belle qualité, taille courante.......... 21,50
b) MODELE 1960. Réf. A. BELLE FIBRANNE blanche, tissu infroissable, « garanti Boussac » tissage serré, 2 plis de chaque côté (modèle seyant), taille courante 41,00
c) NOUVEAU MODELE 1961. Réf. B. TRES BELLE FIBRANNE blanche, qualité lourde tissu infroissable, tissage serré, col en biais, 3 plis de chaque côté, 1 poche (modèle très ample et seyant), toute taille 50.00

Grande variété d'IMAGES (nouvelles séries couleurs)
SOUVENIRS MORTUAIRES - MAROQUINERIE - CUSTODES

ASSORTIMENT UNIQUE EN FRANCE DE TOUS MISSELS RECOMMANDES AUX FIDELES

DISQUES et ELECTROPHONES. Sélection d'enregistrements pour le Clergé et les Fidèles. Chant Grégorien et toute la musique religieuse. — Microsillons instructifs, éducatifs et distrayants pour petits et grands.

PROCURE ARTISANALE DU CLERGÉ — ATELIER D'ART SACRÉ
Pour l'Eglise Ancienne, Rénovée ou Nouvelle

Chemins de Croix expressifs et artistiques sur subjectiles différents

EN PROPRIETE : LE CHEMIN DE CROIX « D'APRES LES MAITRES »

OBJETS RELIGIEUX et de CULTE — ORFEVRERIE — CHASUBLERIE — PEINTURES — STATUES pour intérieur ou extérieur — ART Ancien et Moderne

EXPEDITIONS *EXPORTATION*

CATALOGUE GENERAL ILLUSTRE 1961 *sur simple demande*

DDB

NOUVEAUTÉS

« Christus »

PRIERE ET ORAISON

par le Père de CLORIVIÈRE

Tel qu'il nous est présenté par le R. P. RAYEZ, cet ouvrage apparaît comme une somme de l'enseignement traditionnel en matière d'oraison.

un volume 234 pages . . 9,00 NF

•

« Vie et Prière »

MÉDITATION DU PATER

par PAUL-MARIE de LA CROIX, o. c. d.

Une méditation aussi actuelle qu'évangélique par l'auteur de deux ouvrages très lus : « L'Ancien Testament, Source de Vie spirituelle » et « L'Evangile de Jean et son témoignage spirituel ».

un volume 296 pages . . 9,00 NF

•

« Connaître la Bible »

EZÉCHIEL

Le cinquième volume de cette collection est consacré à cet extraordinaire théologien que fut Ezéchiel. Comme dans les volumes précédents, le commentaire iconographique est judicieusement choisi et éclaire le contexte historique de l'action d'Ezéchiel.

un volume, 192 p., 40 illustrations . . 6,90 NF

•

Déjà parus dans la même collection :

ISAIE - JÉRÉMIE - JOSUÉ - DANIEL

chaque volume . . 6,90 NF

•

« Museum Lessianum — section biblique »

LA BIBLE ET L'ORIGINE DE L'HOMME

par J. de FRAINE, s. j.

L'auteur fait le point des préoccupations actuelles dans le domaine de la préhistoire scientifique et rend aussi compte de la portée véritable des enseignements bibliques.

un volume relié, 126 p. . . 9,60 NF

DESCLÉE DE BROUWER